

# LA CHINE EXPLIQUÉE A MES AMIS

## INDEX

Chine, de soie, d'or et de brocarts, Chine, le nom seul, tel le prénom d'une lointaine bien-aimée suffit à faire s'envoler notre imagination vers des horizons oniriques. Mais Chine des Dragons, Chine millénaire, derrière d'épaisses fumées, passées les murailles de l'Everest, traversées les mers, quel visage est le tien, quelles faces te connaissent tes enfants?

Par delà les mythes rapportés dans les sacoches de Marco Polo, par delà les légendes de l'Orient aux royaumes d'Amazones, aux terres du Prêtre Jean, aux routes de la soie parsemées d'aventuriers et de caravanes charriant mille et un trésors, par delà le romantisme, que savons-nous de la Chine?

L'écriture chinoise porte plus que de simples sons, et comprendre la Chine nécessite plus qu'une traduction approximative en langue française de termes et de notions communes à l'ensemble des Chinois.

Afin de sentir, de partager les visions des Chinois sur leur pays, leur culture et essayer d'entrevoir ce que notre langue ne sait nous révéler, il apparaît essentiel de faire nos yeux avec d'autres mots, d'autres idées et d'ajouter encore à notre sensibilité celle de millions d'autres hommes et d'autres femmes, qui dans leur altérité nous enrichissent.

A travers vingt-quatre thèmes et notions depuis la création du monde jusqu'aux multiples dimensions de la réalité en passant par l'individu, la famille et la société, nous allons nous initier à la Chine et renaître à ses rites et coutumes.

Ainsi commence le voyage en Chine...

## I Entre Ciel et Terre

En Chine, une légende du premier siècle de notre ère, raconte qu'en un temps si lointain qu'il se perd dans la mémoire des hommes, l'univers, la lumière et les ténèbres se mêlaient dans un œuf tandis que le ciel et la terre n'étaient pas encore distincts. Au centre de cet œuf sommeillait un géant du nom de PanGu.

Dix-huit mille années s'écoulent quand PanGu finit par se réveiller. Manquant d'air, pris d'ennui, il sent monter en lui la colère, et bat de ses énormes mains, les parois de la coquille qui l'oppresse. Alors dans un bruit de tonnerre, la coquille se fracture en deux. Éclatant en morceaux, l'œuf, qui enserrait PanGu jusqu'alors, libère tous les éléments de la création.

Les éléments légers et translucides s'élèvent doucement et se répandent vers le haut, donnant jour au Ciel.

Les éléments lourds et épais s'agglutinent vers le bas pour former la Terre.

PanGu soulagé d'être enfin sorti, se redresse, respire et se tient debout entre Ciel et Terre, repoussant de ses bras puissants la voute céleste afin qu'elle ne retombe pas. A mesure qu'il grandit, l'espace entre le Ciel et la Terre s'accroît, avec lui, de trois mètres par jour.

Dix-huit mille années passent encore, PanGu mesure quarante-cinq mille kilomètres et le ciel limpide, comme la terre dense, ont acquis leur aspect actuel.

Bien que désireux de peupler ce monde d'êtres vivants, PanGu meurt d'épuisement laissant son œuvre inachevée.

Mais alors tout son corps se transforme et de son souffle naissent la brise de Printemps donneuse de vie, les brumes et les nuages du ciel. L'écho de sa voix résonne encore sous la forme du tonnerre.

De son œil gauche, apparaît le Soleil éclatant, de son œil droit, la Lune claire. Ses cheveux et sa barbe se changent en des pléiades d'étoiles.

Ses jambes et ses bras deviennent des sommets montagneux culminant aux quatre points cardinaux.

Les rivières et les fleuves jaillissent de son sang, les routes de ses veines tandis que les terres fertiles trouvent leurs sillons dans ses muscles. Ses poils se changent en prairies et forêts, sa sueur donne la rosée et la pluie .

Ses dents, ses os et sa moelle engendrent les minéraux, les perles et le jade.

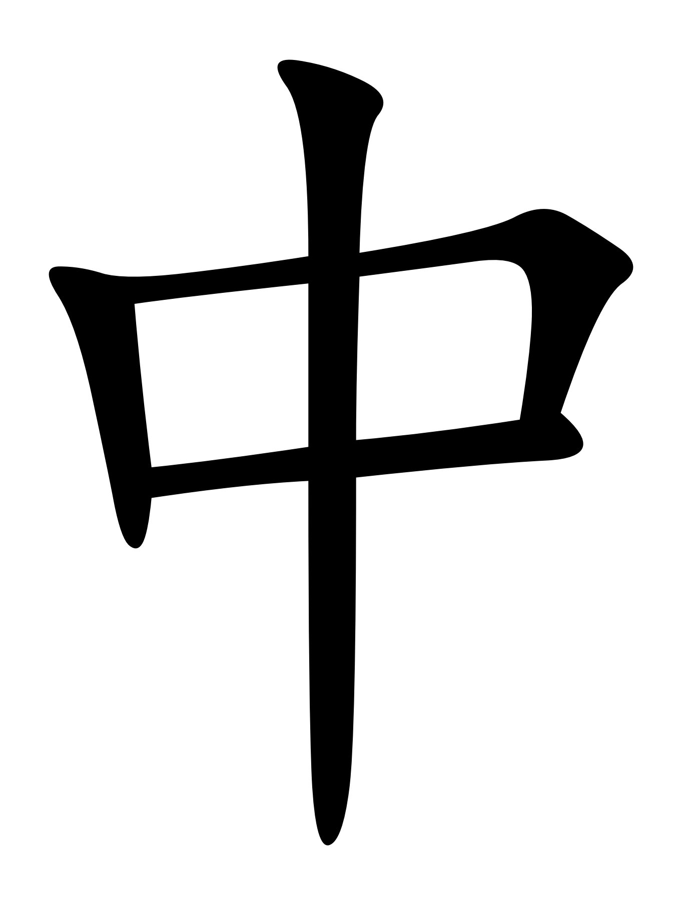
L'Humanité quant à elle, est le fruit de l'âme de PanGu.

Le Monde était né de la force, de la substance et de l'abnégation du géant PanGu.

Le monde des vivants est donc cet espace, né de PanGu entre le Ciel et la Terre. La Chine est donc cette terre à mi-chemin entre le Ciel éthéré et la Terre dense. Celui qui la dirige, le roi, puis plus tard l'empereur, à l'image de PanGu, telle une colonne, est symbolisé par un caractère constitué de trois traits superposés, reliés par un trait vertical reliant deux espaces plans: 王. *wang*

Depuis, lorsque l'on débute une entreprise, lorsque l'on souhaite mettre en exergue la mise en œuvre d'un projet, un propos est précédé de la formule *Pan Gu Kai Tian*: “PanGu ouvre le ciel”.

En Chine, tout est issu d'une même source, PanGu, et tout trouve sa place entre les deux bornes du ciel et de la terre, à la recherche d'un juste équilibre, tel que le souhaitait PanGu au point de donner sa vie dans cette entreprise. La Chine est l'empire du Milieu.



*Zhong: milieu, centre*

## II L'Empire du Milieu

« Chine » s'écrit de nos jours au moyen de deux caractères, dont le premier, signifiant « milieu », « centre », représente un rectangle partagé en son centre par un axe vertical. Dans la multitude de caractères recensés, le choix de ce caractère souligne l'autre aspect civilisationel propre à la Chine située verticalement entre Ciel et Terre: la Chine est ***l'espace central***, le pays entre les autres, au cœur de l'espace continental asiatique connu par ses habitants d'alors.

Au VIème siècle avant J.-C., dans le *Classique de l'Histoire,* compilation de faits historiques des dynasties royales, ce double caractère désignant la Chine apparaît alors, en référence à la dynastie des Zhou, qui se concevait comme le « centre de civilisation » par opposition aux quatre royaumes, excentrés aux quatre points cardinaux.

Le centre du pouvoir assoie ainsi sa légitimité par opposition à ses vassaux, placés à l'extérieur. Lors de conflits postérieurs, les belligérants ou les successeurs du pouvoir lorsqu'ils déplaceront la capitale du royaume se réclameront toujours du « centre », du « milieu », comme au XIIème et XIIIème siècles de notre ère lorsque la dynastie des Song du Sud ayant perdu le contrôle des territoires du Nord au profit de la dynastie des Jin, lui disputait la légitimité du pouvoir par la désignation « centrale » de son royaume.

Ce trait spécifique à la culture Chinoise, le *milieu*, est fondamental et fondateur, et se retrouve illustré dans les trois grandes écoles de pensée chinoise.

Dès les origines, présent sur des vases de bronze anciens, le Tao désigne la force originelle qui régit les équilibres de l'univers.

A partir du VIème siècle avant notre ère, le Tao est associé plus spécifiquement à un processus de non action, visant le juste milieu, un équilibre obtenu par l'absence d'interférence avec la perfection naturelle. En ne faisant qu'un avec le ciel, on s'accomplit dans l'harmonie.

Autour de 500-450 avant notre ère, Confucius et ses disciples dépeignent dans l'un des quatre livres principaux de son œuvre: l'*Invariable Milieu,* ou « Palais du Milieu[1] » le cheminement à suivre dans sa vie dans une recherche constante de la perfection. (le Palais étant figuré par un rectangle d'où partent des flèches centrifuges et signifiant la tempérance)

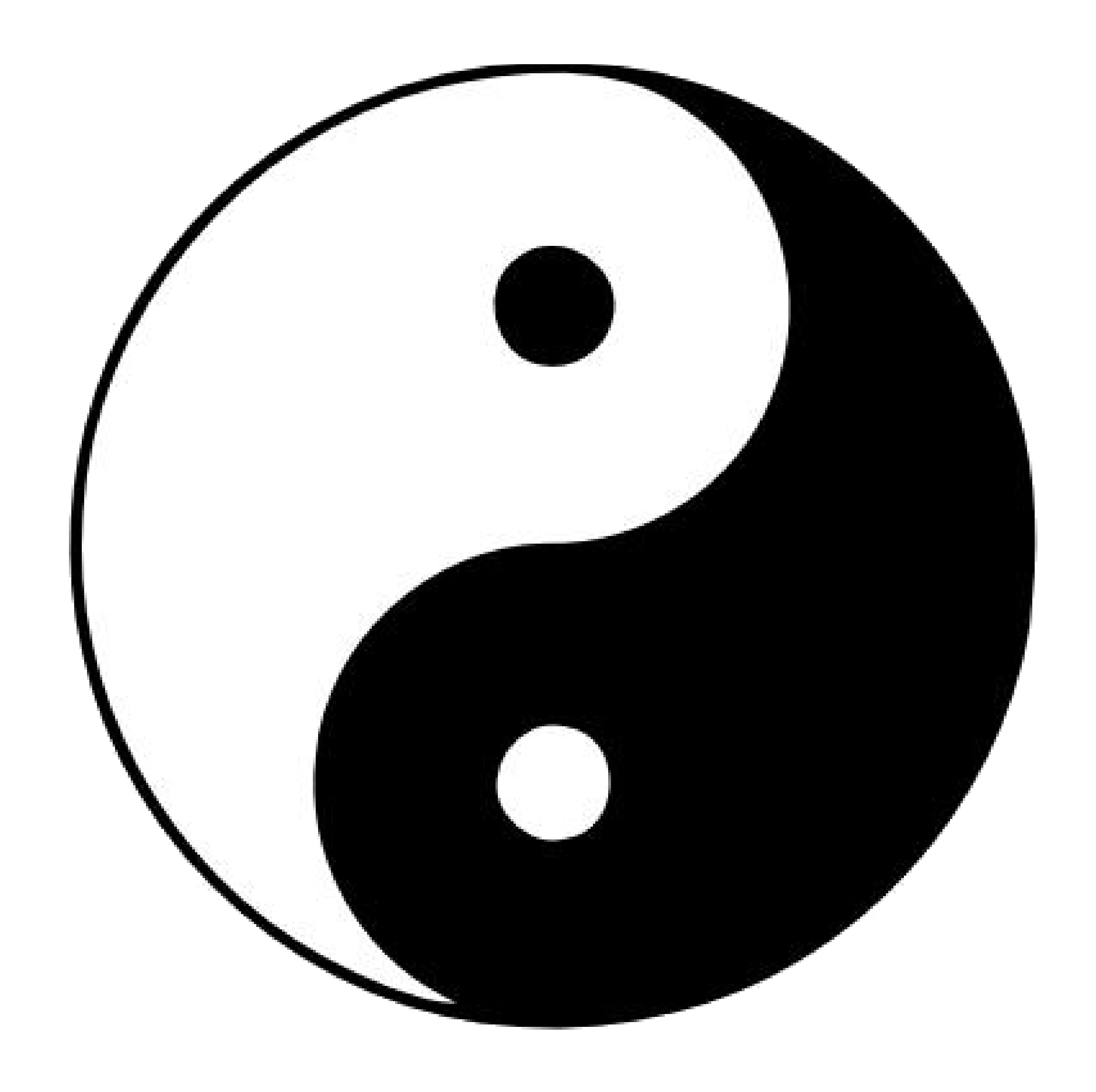
Dans cet ouvrage qui se décompose en trois parties: l'axe est matérialisé par les flèches, puis la politique, par le rectangle du palais et au total, la perfection et l'harmonie réalisée. Tous les lettrés lors des examens de sélection au service du royaume et tout homme en quête de perfection se devaient de connaître cet ouvrage .

Le Bouddhisme, avec la « Voie médiane », « voie du milieu » en prenant appui sur le Tao, dont les lettrés et les populations étaient imprégnées, trouvera aussi un grand écho lors de son expansion en Chine.

On peut découvrir dans le *Soutra des Quarante-Deux sections*, les préceptes et enseignements partageant une essence commune autour de la tempérance et l'humanisme en chacune des actions quotidiennes de la vie.

La Chine se conçoit donc comme le pays au centre, au milieu, et le pays en recherche constante d'une harmonie par un chemin médian.

1 *Aux Sources de l'écriture Chinoise*, P101 Wang HongYuan Sinologua Beijing 1997



Taijitu: Yin Yang

## III Yin et Yang, l'harmonie dynamique

Le « Taijitu » symbole taoïste du Yin et du Yang[2], résume la notion d'harmonie, telle que communément comprise par la Chine. Le juste milieu n'est jamais le synonyme de la stagnation, de l'invariabilité, ou de l'instauration d'un immuable.

La quête du milieu s'inscrit dans une logique d'harmonie dynamique. Le Yin et le Yang symbolisent deux éléments complémentaires et alternant, contenant l'un et l'autre en gestation. La nuit cède le pas au jour, et le jour le passe à la nuit. Les rayons du soleil réchauffent la terre pendant le jour, puis la terre rend la chaleur durant la nuit. Le symbole du Yin et du Yang se comprend comme deux éléments constitutifs d'un tout, sujets à des cycles, croissants et décroissants, à la façon de la lune dans le ciel.

Chaque moitié du « Taijitu » contient un œil de la couleur opposée, graine ou germe de l'autre se nourrissant de l'enveloppe qui le contient comme d'un placenta. Au terme de son évolution, il finit par remplir la moitié du cercle et voit paraître le germe de l'autre en son centre.

Le soleil, l'élément Yang par excellence, comme l'ont observé très tôt les chinois dans l'histoire est figuré au moyen d'un rectangle comportant un point noir en son centre,. Le soleil comprend donc ce germe et est soumis à un cycle, au terme duquel, sa lumière se réduira avant qu'il ne devienne un pôle noir de l'univers[3].

En Chine, la dualité ne se résume pas à une bipolarité, à une opposition de concepts contradictoires étrangers l'un à l'autre. Le monde partage une essence commune liée à l'origine commune des éléments qui, malgré des apparences contradictoires n'en demeurent pour pas autant interdépendants. Tout est déterminé par un cycle, la croissance ou la décroissance, la circulation de l'énergie entre des éléments selon des cycles.

L'harmonie poursuivie se conçoit toujours comme le fruit d'une relation entre un élément et son environnement, comme le fruit de leur interdépendance.

L'harmonie dynamique implique donc un développement durable dans lequel les forces en action participent d'un cycle.

Par la conscience permanente des conséquences d'un comportement excessif qui pourrait rompre l'équilibre et par là-même engendrer une opposition proportionnée, la Chine a établi l'harmonie en moteur d'action.

L'harmonie passe par la conscience d'éléments invisibles (***yin*** féminins), pendants des éléments visibles (***yang*** masculins). Il en résulte la notion de tempérance, d'équilibre par la poursuite d'un juste milieu.

Le Yin et le Yang excluent l'idée d'une prédominance, ou de la recherche de l'instauration d'un ordre uniforme et immuable. Le cœur du Yin et Yang n'est pas son aspect bicolore mais les limites dynamiques reliant les deux éléments et les yeux de couleurs opposés qu'ils contiennent.

Tout excès dans un sens engendre son opposé de force égale, par un principe physique simple. L'énergie de deux pôles électriques ou la force d'un débit d'eau est proportionnelle à la différence entre les deux extrémités, et leur vitesse, leur puissance sont d'autant plus élevées, que s'éloignant du juste milieu.

L'évolution dans un domaine personnel comme social sera donc conçue, comme devant prendre en compte les éléments engendrés par l'innovation. En Chine, la conscience de la bipolarité dynamique est l'une des données fondamentales dans l'appréhension de la réalité et fonde le discernement.

---

2 La forme commune du « Taijitu » est décrite par le néo-confucianiste Zhu Xi, sous les Song au XIIème siècle

3 L'astronomie moderne confirme cet croissance et décroissance des étoiles aboutissant à un pôle noir.




Logo MSE: Ming soleil+lune　明：　日+月

## IV Ming, la Clarté, le discernement

La présence alternée dans le ciel des deux astres lumineux: le soleil et la lune assure à l'Empire du milieu, la clarté, propice à la vie, à la façon de deux visages d'une même dynamique, un flux et un reflux d'un cycle de marées participant de la vie de l'océan.

La luminosité, la clarté, l'intelligence s'écrivent au moyen d'un même caractère formé par la juxtaposition du caractère du soleil et de celui de la lune, dans une dynamique yin-yang. La connaissance et l'appréhension de la réalité ne se mesurent pas à l'aune d'un système de référence préétabli ou à d'un système philosophique étalon, mais procèdent d'une méthode dynamique prenant en compte l'environnement où elle se développe:

- Ce qui est juste, ce qui est bon, est, ce qui est approprié à un lieu et à un moment précis.

Discerner, agir intelligemment, c'est estimer l'énergie créée par les deux aspects dynamiques d'une problématique et envisager la voie médiane qui permet de progresser tout en tenant compte du moment du cycle. La Chine donne naissance à des concepts apparemment contradictoires ou paradoxaux: l'intelligence procède de la dynamique et des cycles.

Les termes utilisés pour la première fois en Chine, « d'économie socialiste de marché », sonnant comme un oxymore, n'ont rien de paradoxaux, mais se rattachent à ce que nous désignons communément comme le pragmatisme chinois.

Le discernement chinois incorpore la notion d'environnement et de cycle, amenant au choix de moments ou de lieux propices à la mise en œuvre d'actions. Les critères internes comme externes à un projet sont pris en ligne de compte s'il convient de parler de pragmatisme, il faut l'envisager sous l'angle d'une solution à long terme, une solution qui utilise la force même du problème. Il en ressort plutôt une apparente lenteur ou douce assurance, signe d'une force tranquille à l'œuvre, en toute situation.

Toute forme de violence et de précipitation est bannie de l'action au même titre que la passion, qui est un dérèglement et un emportement du cœur, et vient déséquilibrer l'espace harmonieux commun.

La sagesse populaire chinoise est riche en proverbes de quatre syllabes, connus des enfants comme des anciens: ***Jin Di Zhi Wa**, la Grenouille du fond du puits*, est la fable d'une grenouille, qui campée au fond de son antre, se contente d'observer les ombres et d'écouter les bruits du dehors sans jamais aller explorer le monde extérieur pour s'en faire une opinion. Elle ne souhaite pas même écouter les conseils d'une tortue de passage l'invitant à venir voir par elle-même.

Une autre fable décrit un bûcheron qui après avoir perdu sa hache se persuade que son voisin la lui a volée, et lui trouve des dehors mauvais. Quelque temps plus tard l'ayant retrouvée, il découvre combien honnête est son voisin et comment son jugement avait été faussé. Cette fois-ci, le jugement a été entrainé loin de la réalité par de mauvais sentiments.

En toute chose, comprendre c'est rechercher le chemin qui permet de progresser, d'avancer, de se développer, de s'accroitre ou se transformer puisque la vie est un chemin dans le cycle de transformations yin-yang.



Guanyin déesse de la Miséricorde

女 + 子 = 好
Femme avec enfant = Bien, bon

## V Bon et bien, la génération et la mutation

Se transformer, évoluer et vivre en harmonie avec son environnement sont les faces du principe clé de la vie chinoise, et puisqu'il n'existe ni majuscule ni système de notation permettant de signifier qu'un caractère chinois sortirait du domaine des mots commun, il n'existe pas de valeurs absolues, extrêmes, étalons de référence sur lesquels prendre modèle. Cependant, la notion de bon et de bien est transcrite par un caractère composé de *femme* auquel est ajouté *enfant*. La maternité est donc bonne, et par diffusion, la pérennité de l'espèce, du clan, de la famille, mais aussi l'idée de la transmission comme de génération.

Est bon ou bien, c'est être ce qui est crée, ce qui donne, engendre, ce qui multiplie.

Laozi écrit dans la leçon 42 du *Dao de Jing* 道德经*, le Classique du Dao:*

*Le Dao engendre l'Un,*
*Un engendre Deux,*
*Deux engendre Trois,*
*Trois les dix mille êtres.*

Dont l'une des interprétations peut être:

*Le Dao engendre l'Unité primordiale,*
*L'Unité primordiale engendre les Contraires,*
*Les Contraires engendre l'Equilibre,*
*L'Equilibre engendre la Multitude.*

Ici le verbe « engendrer » est repris à chacun des vers soulignant l'importance accordée à la procréation et la prospérité à la suite de l'apparition de la vie et sa démultiplication.

Le même caractère « engendrer » désigne les caractères « nouveaux » appris par les élèves et les étudiants lors de l'acquisition de la langue. Pour chaque mot ou caractère que l'on apprend, on naît à une nouvelle vision du monde, une nouvelle réalité nous est engendrée.

Aussi, bien qu'en Chine, il n'existe pas de notion de péché, ou de Mal absolu, il n'en demeure pas moins qu'entraver la transformation, la mutation, le processus d'épanouissement de la vie sont des actions contraires au bon ordre et à l'harmonie dont dépendent les hommes.

Le confucianisme postule que la qualité de l'homme noble réside dans son amour des autres[4].

Le bouddhisme rappelle également que *«sauver la vie d'un homme vaut plus que de construire une pagode de sept étages»*, et élève la préservation de la vie au-delà du culte et des biens matériels destinés à recevoir des hommages rituels.

Le monde chinois accorde un poids bien plus important à l'action et à la philosophie de l'action, c'est à dire aux actes, qu'aux discours moraux visant à édifier les hommes.

Il n'existe pas en Chine de religion, pas de clergé, de dogme ou de corpus doctrinal au sens occidental du terme. En Chine, à travers les trois enseignements que sont le Taoïsme, le Confucianisme et le Bouddhisme, l'homme traverse une existence terrestre et matérielle, entièrement ancrée dans le sacré: il fait l'épreuve de la vie terrestre, et la mort n'en constitue pas la fin, mais se pose comme l'une des phases de ce cheminement.

L'existence humaine prend donc sa signification dans sa capacité à se reproduire et à transmettre aux autres hommes, deux aspects de la transformation et de la mutation, toutes deux bonnes pour l'humanité toute entière.

4 Lunyu XII, 22 « Le *ren* c'est aimer les autres. »




Nüwa répare le ciel



Nüwa façonne les hommes

## VI Individu et genres

PanGu, le géant à l'origine de la création disparaissant, l'Empire du Milieu naît de son corps et son âme se change en âme humaine. Alors, une autre déesse, Nüwa, descendue du ciel dans ce royaume, où l'homme ne s'est pas encore matérialisé, découvre qu'il manque un élément à la perfection dont elle est entourée.

Assise au bord d'un fleuve, elle modèle dans l'argile jaune une figurine se tenant sur deux jambes. Une fois finie et déposée, la figurine s'anime, danse et rit. Heureuse, Nüwa décide de remplir le monde de ces êtres et travaille à les façonner jusqu'à la tombée de la nuit avant de reprendre sa tâche aux premiers rayons de l'aube. Tandis que ses enfants s'éloignent, elle continue à entendre leurs voix.

Ayant créé une centaine de personnages et fatiguée, s'apercevant de la tâche immense que ce serait pour elle de peupler la terre, Nüwa décide alors d'utiliser ses pouvoirs magiques: aidée d'une liane qu'elle plonge dans la boue d'argile jaune et fait tournoyer dans les airs, elle projette tout autour d'elle, des gouttes de boue qui, en touchant le sol, se changent en êtres humains.

Plus tard, découvrant que ces êtres étaient mortels et devant le risque de voir disparaître l'espèce, elle distingua en eux des hommes et des femmes afin qu'ils se reproduisent par eux-mêmes. Un peu plus tard encore, Nüwa s'unissant à son frère, donna naissance au mariage qui devint ainsi le lien primordial entre les êtres et fonda leur solidarité.

Ce conte mythologique est fondateur car après que l'âme humaine soit née de Pangu, il apparaît que l'espèce humaine faite de chair est crée dans de l'argile, premièrement sous la forme d'un être asexué. Le caractère *ren* 人, l'homme signifie ainsi, l'homme en tant qu'être humain, avant que de désigner un être masculin.

Les personnages crées par Nüwa n'ont pas de noms et ces ancêtres lointains des hommes ne se comprennent pas comme des individus particuliers, des individualités avec leur caractères propres.

La simultanéité de la création des femmes et des hommes, ne donne pas de prédominance à l'un des sexe sur l'autre, ni de fonction subalterne. Les deux sexes ont besoin l'un de l'autre pour perpétuer l'espèce et l'âme humaine. Cette absence de distinction est prolongée dans la langue, car si il existe des mots différents pour désigner les mâles ou les femelles des espèces, il n'existe pas de genre ni de déclinaisons des mots en relation avec le sexe masculin ou féminin. Ainsi, en Chine, les hommes et les femmes demeurent avant tout des être humains.

Il semble qu'aux temps anciens, la Chine fut une société matriarcale accordant une place de choix à la femme dans la famille, mais à l'époque des Han (IIème - IIIème siècle après JC) sa place a fini par se limiter à des tâches de gestion des affaires internes à la famille .

Le président Mao Ze Dong, en réaction à une société où la femme avait été réduite à l'unique fonction de génitrice, rappella durant la Guerre Sino-Japonaise et en 1949, lors de la création de la République Populaire de Chine que « *Fu Nu Neng Ting Ban Bian Tian »* *Les Femmes ont la capacité de porter la moitié du ciel.* Pendant plus de quarante ans, la société chinoise sera « unisexe », les femmes occupant des postes équivalents aux hommes à compétences égales.

Dans la pensée Chinoise, le couple reçoit la responsabilité de faire passer par une union féconde le bien qu'épouse et époux ont reçu en héritage et ainsi de prolonger la famille à travers de nouvelles vies.































2006.08.08

Sceaux tampons gravés à l'occasion de mariage

## VII Famille et collectivité, les Rites

Le mariage créé par la déesse Nüwa est le premier pilier de la société, le premier lien établi entre les humains, précédant même une relation entre l'homme et une divinité ou entre l'homme et les représentants d'une divinité sur terre.

Par le mariage, l'homme et la femme chinois fondent la nouvelle génération de la famille.

La famille est le lieu de la procréation, de la transmission de la vie, des usages comme de la culture. L'homme est indissociable de la famille. Il ne se conçoit pas en dehors d'elle. Elle lui confère une identité et lui offre les racines à partir desquelles il pourra asseoir l'œuvre de sa vie.

Engendrer est important, et sa conséquence immédiate induit le principe social chinois: la reconnaissance infinie pour avoir reçu la vie. Un mot *xiao* 孝*,* résumant le devoir des enfants envers leurs parents se traduit par « Piété Filiale ».

Sur les cinq types de relations sociales définit par Confucius, quatre reprennent ce modèle:

Parents/Enfants, Mari/Femme, Aîné/Benjamin, Suzerain/Vassal

La femme chinoise lorsqu'elle épouse son mari, rend hommage à ses parents et à sa nouvelle famille qui l'adopte comme sa propre fille. Elle naît à une nouvelle vie et se place donc en position de reconnaissance envers son mari et sa lignée d'ascendants.

Le roman *Le Rêve dans le Pavillon Rouge* décrivant la vie de familles aisées dans la Chine des Qin (XVIIème siècle – 1911) nous présente la réception d'une jeune femme par l'ensemble des filles ou des femmes de sa nouvelle famille, qui à l'occasion de son mariage deviennent toutes ses sœurs, tantes et grand-mères. La femme est prise par sa nouvelle famille et se soumet à celle-ci, qui en retour, la protège comme sa propre fille.

Dans la société classique féodale et impériale, le vassal doit un respect filial à son suzerain qui lui procure la subsistance ou le moyen de faire vivre sa famille.

Par extension, l'élève envers son maître est également reconnaissant pour ses enseignements, ses nourritures spirituelles qui lui assurent un avenir, comme on le voit dans l'un des quatre romans majeurs chinois, Xi You Ji *La Pérégrination vers l'Ouest* de Wu Cheng'En:

« Lorsqu'un homme est votre maître ne serait-ce qu'un seul jour,
Vous devez le considérer comme votre père pour le reste de vos jours.»

La langue chinoise désigne sous des vocables différents chacun des membres de la famille, selon son lien avec un membre et sa position dans la hiérarchie: chaque homme et chaque femme chinois connaît, de par son appellation, le lien précis qui le relie à son interlocuteur, sur trois degrés vers les ascendants et trois degrés vers les descendants.

La maison traditionnelle chinoise est le lieu de vie de trois, voir quatre générations successives unies sous la direction de l'aîné mâle. La mort n'étant pas un terme mais un seuil, la maison traditionnelle chinoise héberge un autel des ancêtres, auxquels sont rendus les hommages par les vivants. Cette tâche incombe aux hommes, qui sont depuis l'antiquité, et comme le précise Confucius, les véritables détenteurs et garants de la pérennité d'une famille.

Les relations humaines ont été très rapidement codifiées et le *Classique des rites*[5], incluant les *Rites des Zhou*[6], classique de l'antiquité chinoise décrit la hiérarchie et les fonctions de chacun

5 Ouvrage daté du IIIème siècle av. J.C. Recueil de texte plus anciens.

6 Rite des Zhou, 周礼

des membres de la cour. Le *Liji*, *Livre des Rites*, décrit pour chacune des situations ou occasions de la vie, le comportement à adopter et à avoir vis à vis de celles et ceux avec lesquels on est en relation. Ainsi, la transmission des usages et des convenances contribue à l'harmonie de la société et à pérennisation de la société humaine.

L'homme chinois (la femme comme l'homme) se comprend toujours comme l'élément d'une relation de piété filiale. Une exception vient s'intercaler dans cette hiérarchie, c'est l'amitié qui assure une relation d'égal à égal. Au sein de la société chinoise classique, il n'existe pas d'« étranger », l'homme est toujours inclus dans un ou plusieurs cercles de relations hors desquels il ne peut y avoir de véritable relation. L'homme chinois appartient et rend hommage à l'origine de sa vie: la famille, et les associations humaines sont envisagées sous l'angle de la durée et de la coopération féconde avec la famille ou les cercles dont il est membre.




Xiao: la piété filiale



## VIII Familles et cercles

La famille est de nos jours représentée par le caractère 家 *jia*[7] formé d'un *toit* recouvrant le signe *cochon.* A l'origine, ce caractère figurait un homme maîtrisant un cochon étendu[8]à terre.

Appartenir à une famille, c'est prendre part à un banquet rituel[9] dans lequel est sacrifiée une demi-tête de cochon par le chef de culte, le chef de la famille, repas durant lequel, la chair de la bête est partagée.

Etre d'une famille, c'est partager la nourriture commune: par exemple, lors de la cérémonie du mariage, au moment où la femme est adoptée par la famille de son mari , ou après la naissance d'un enfant, lorsque la mère remet l'enfant à son père.

Toute association humaine en Chine est apparentée à une famille, un cercle dans lequel on entre et auquel on appartient. L'individu est toujours un membre d'une famille, respectant ses rites et sa hiérarchie. La piété filiale, ce respect envers les aînés, police les comportements, car au- delà d'une attitude personnelle, individuelle, tout comportement d'un tiers rejaillit sur l'image de l'ensemble de la famille.

Dans une assemblée, une réunion, l'ensemble des convives et participants est désigné par la formule « grande famille », *dajia.*

On désigne également des corps de métiers par le biais du caractère famille, comme pour les écrivains, *zuojia*, les peintres, *huajia*.

La nation, *guojia,* ou la petite patrie ou région d'origine, *laojia* sont, avant l'idée de *nation* répandue par l'Europe du XIXème siècle, la marque de la conception plus large de l'appartenance à une communauté de langue, de rite et de pensée.

L'individu chinois est donc le membre de cercles successifs, complémentaires et adaptés aux différents contextes de la société. L'individu est en permanence conscient de son appartenance aux différentes « familles » dont il est membre et son attitude est guidée par sa responsabilité envers ses « parents » et la hiérarchie familiale. Le respect de l'ordre hiérarchique est garant de la stabilité et de la prospérité d'une famille et tout comportement excessif est ressenti comme une nuisance qui peut amener une famille à sanctionner son membre.

La famille nécessite un héritier mâle qui sera responsable du culte, et deviendra le grand frère *xiong* 兄 d'une fratrie . Cette fonction cultuelle, qui le distingue des autres, est transcrite par le caractère *dui* 兌 *engendré,* association de *frère* avec le chiffre 8 八 désignant l'ordre et signifiant alors le changement, la transmission. Ce caractère est le 58ème des 64 caractères du « *Livre des Mutations » Yi-Jing* et signifie: « Joie, moment où la progression douce et joyeuse développe la conformité avec le Ciel et la concorde avec les hommes »[10]. La famille sous la férule de l'aîné est le lieu de la transmission et de la mutation de l'individu, de son développement dans un environnement harmonieux.

---

7 家 *jia* se prononce *dzia*

8 Wang Hongyuan Aux sources de l'écriture chinoise P.82, Sinolingua, Beijing 1994-1997

9 Marcel Granet La Civilisation Chinoise, P.371 La renaissance du livre Paris 1929

10 Dictionnaire Français de la langue Chinoise, P. 1007 Institut Ricci, Paris, 1976-2002

L'individu est lié en permanence à sa famille, ou à ses « familles » et ce, quelque soit la distance qui sépare ses membres. Une très forte solidarité et une action concertée entre des individus se découvrant une parenté, bien qu'ils ne se soit pas connus personnellement auparavant, est le fruit de cette culture familiale.

De même, dans la société traditionnelle, le mariage se comprend comme une union de familles et l'alliance d'intérêts supérieurs à celui d'un simple individu. La pérennité envisagée est fondée sur la tempérance et les décisions d'alliance fondées sur l'expérience de la « famille ».



## IX Banquet, nourriture et boisson

A toutes les étapes de la vie d'un Chinois, le passage, le changement, est marqué par un banquet, un repas avec la communauté, la « famille » à laquelle il se rattache. Naissance, mariage, mort (qui est le passage dans le monde des esprits où séjournent les ancêtres), changement de domicile, fin de l'année, sont tous des moments de la vie ponctués par un repas.

Un proverbe populaire énonce que pour le « peuple chinois, manger est l'équivalent du ciel" 民以食为天 *min yi shi wei tian*, marquant pour la population toute l'importance de la nourriture en tant que source de vie, en tant que vecteur de vitalité. L'empire du milieu et la vie humaine se déroulant sous les cieux, il est bon de se restaurer soi et les siens pour assurer la pérennité de sa lignée. Un deuxième proverbe dit que « Manger est plus grand que l'Empereur » 吃饭黄帝大 *Chi fan huangdi da* rappelant que la nourriture est la clé de l'existence dans l'empire du milieu. Ces deux proverbes rappellent aussi que le soin apporté à assurer la subsistance de la population fait et défait les gouvernants par delà leur mandats célestes.

Plus que la nourriture en soi, manger est le lieu de la communion et du partage. En Chine, après que l'on ait suivi la préséance pour l'ouverture du banquet, (les ainés, le patron ou le responsable de l'association inaugurent le repas), chacun des convives peut accéder à la nourriture sur un pied d'égalité. Chaque convive, assis autour d'une table ronde, est invité à se servir, à sa convenance et selon ses goûts, dans un ensemble de plats communs.

Ce moment privilégié est très apprécié et donne lieu à toutes sortes de jeux de société, comme *la mourre*, jeu dans lequel, après avoir caché une main dans leur dos, les deux comparses la découvre en énonçant le nombre de doigts qu'ils supposent que l'autre va dévoiler: le gagnant est celui qui devine juste. C'est également le moment des jeux de devinettes, de la récitation de poèmes, l'audition de chants ou musique.

Dans le *Rêve dans le Pavillon Rouge*[11]*,* les femmes assemblées tirent chacune à leur tour des baguettes de bambous sur lesquelles sont figurées des fleurs, accompagnées de vers de poèmes et de la désignation des convives qui vont devoir boire le ou les verres d'alcools dans un toast commun .

L'alcool joue un grand rôle dans les repas et les relations sociales. Alcools de céréales fermentées (blé, sorgho, riz), de plus en plus suppléés par les alcools de raisins (vins rouges ou blancs), ou les alcools importés d'Europe (champagnes, cognac, liqueurs), les boissons de la table sont généralement uniques du début à la fin du repas, sans distinction des mets qui sont dégustés. Un repas peut, par exemple, se faire uniquement au cognac.

La consommation d'alcool est un acte social, et l'on ne boit jamais seul. A table, la règle est de toujours avoir un verre plein et de veiller à ne jamais laisser le verre d'un convive à demi-plein. Les verres sont donc plus petits et les buveurs s'invitent un à un, ou plusieurs convives ou l'ensemble de l'assemblée à boire son verre tout en portant un toast, en levant son verre à deux mains, la main gauche soutenant le verre, tandis que l'initiateur du toast dit « Je vous invite à boire un verre d'alcool », ce à quoi répondent le ou les comparses. Inviter se dit *Qing* 请, d'où le fameux *tchin-tchin* français lors d'un toast. Participer est le signe d'une complicité, d'une association, d'une souscription tacite au toast ainsi qu'aux vœux destinés aux personnes qu'il concerne. C'est donc l'occasion de marquer, de renouveler, de relancer des relations humaines dans un contexte convivial, mais néanmoins non dissocié des convenances qui prévalent au quotidien.

La littérature chinoise abonde d'exemples de banquets, de repas et accorde une attention

11 Hong Lou Meng, LXIII

toute particulière à la description des plats et des boissons que l'on déguste. Le repas et l'alcool utilisé sous forme de libations prolongent ou suivent les cérémonies sacrificielles et le culte rendu aux ancêtres. La *Chronique des Trois Royaumes,* dont l'action se déroule durant la période de trouble des Turbans Jaunes au troisième siècle avant notre ère, atteste de cette forme de sacrifice[12] durant lequel les trois héros de ce roman majeur Liu Bei, Guan Yu et Zhang Fei, prêtent serment sur un autel où ils ont déposé la nourriture et l'alcool cultuel, devenant ainsi des frères jurés au service de l'état et du peuple, dans un effort commun.

12 San Guo Yan Yi I, 47-48


YuGong déplace la montagne

**X Yu Gong Yi Shan**

Il est dit que dans les temps anciens, un homme simple, âgé de quatre-vingt dix ans, Yugong, était gêné par les deux montagnes qui bloquaient le chemin partant de chez lui. Afin de déplacer la montagne, il décida d'en charrier les pierres chaque jour. Des hommes se moquèrent de lui, l'invitant à délaisser son ouvrage titanesque. Yugong continua malgré la difficulté et l'énormité de la tâche, et pria ses enfants et petit-enfants de prolonger ses travaux lorsqu'il ne serait plus. Finalement, au terme de nombreux efforts, la montagne fut déplacée.

Cette fable illustre la détermination et la pugnacité de l'âme chinoise. Le nom de Yugong signifie « Vieil Idiot » et montre comment tout homme armé de sa volonté peut transformer le monde qui l'environne et l'emporter sur la difficulté aussi colossale soit-elle. L'autre aspect, illustré ici, est celui de la piété filiale, le sentiment de respect, envers les parents, qui amène les descendants de YuGong à accomplir son souhait et prolonger sa tâche après sa mort.

Les hommes, en Chine, ont été confrontés, dès l'origine, à des fleuves larges comme des mers, à des crues balayant sur des centaines de kilomètres tout trace d'activité humaine. L'Empire du Milieu est un continent pays où la nature atteint des proportions immenses. Aussi, l'homme a pris conscience de la nécessité de coopérer, de travailler de concert pour pouvoir vivre harmonieusement avec la nature.

Dès la période des Printemps et Automnes (VIIIème au Vème siècle avant J.C.), Fu Chai, le souverain du Royaume de Wu, entreprend de détourner les eaux du Yangtsé Yang en creusant un canal vers le nord du pays. Dès lors, et pour les centaines d'années qui suivront, le Grand Canal (*da yun he*) sera prolongé et deviendra la plus grande voie d'eau artificielle au monde, totalisant plus de 1930 kilomètres navigables sur un axe nord-sud. Parmi les premiers visiteurs occidentaux de la Chine, Marco Polo au XIIIème siècle fera référence aux ponts avec arches de ce canal monumental[13]. A la fin du XVIème siècle, c'est le Jésuite Matteo Ricci, qui empruntera le canal durant son voyage de Nanjing à Beijing.

L'autre œuvre monumentale, gigantesque au point d'être « visible de l'espace », est la Grande Muraille de Chine (*Chang Cheng*). Etalée entre le Vème siècle avant J.-C. et le XVIème siècle, la construction de la muraille a mis a contribution l'ensemble des Chinois au service d'un projet de défense commune contre les agressions répétitives de peuples nomades, cavaliers très mobiles, mettant en péril le juste équilibre de l'Empire du Milieu.

Aujourd'hui la Grande Muraille s'étale sur près de 6700 kilomètres (万里长城 *wan li chang cheng*), avec des murs de 7 mètres de haut pour 4 mètres de large en moyenne.

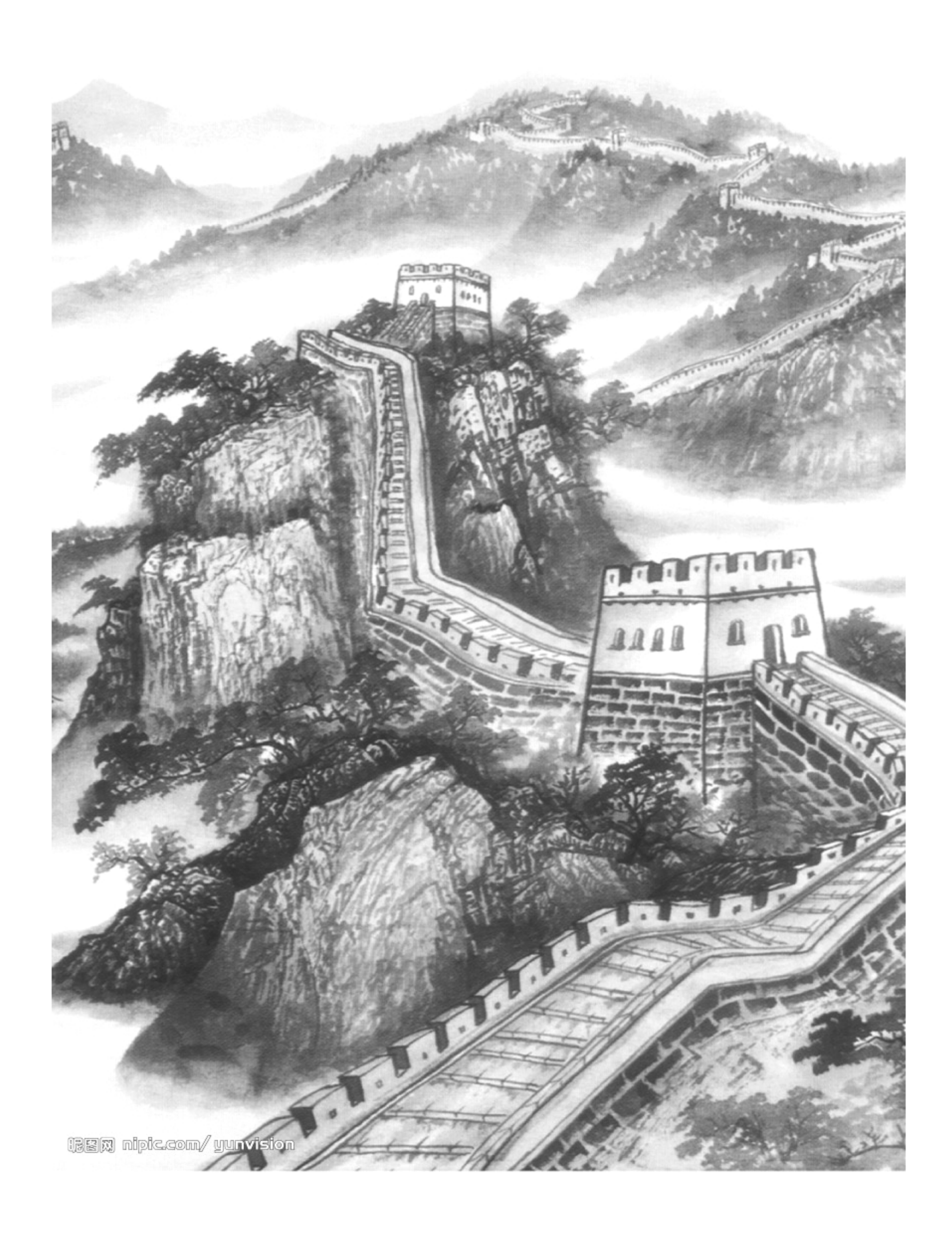
Aujourd'hui, les travaux sont achevés, et la Muraille est devenue le « lieu de pélérinage» à la mémoire des Ancêtres, et l'on dit 不到长城非好汉: *bu dao chang cheng fei hao han*. *Celui qui n'a pas atteint la Grande Muraille n'est pas un véritable Chinois*[14]. L'essor du tourisme, voit croître tous les jours les foules de Chinois venus des quatre coins de l'Empire pour apprécier la matérialisation de l'œuvre commune chinoise, et y prendre part à la façon des enfants de Yugong.

Très tôt, le système d'irrigation des rizières, par des systèmes de digues, ou le creusement des canaux, et la gestion harmonieuse de la nature ont été mis en avant à travers de grands travaux. La dynamique commune est le moteur de la Chine, et par des réalisations colossales, dépassant l'homme, la Chine forge des symboles conformes à sa conception de l'existence: harmonieuse et participative au service de la vie.

13 Les Voyages de Marco Polo volume II, III, LXII Marco Polo s'étonne de la quantité de marchandises transportées.

14 Chinois: l'éthnie majoritaire Han ( 91%) est considéré comme berceau de la culture Chinoise. Etre chinois, c'est porter une culture avant d'être une identité ethnique

Ainsi le projet de grand barrage des Trois Gorges (2,3 km de long, le plus grand ouvrage hydro-électrique au monde)  créant une retenue d'eau sur plus de six cents kilomètres et générant une énergie électrique renouvelable verte est le symbole de la Chine renouvelée du troisième millénaire, alliant les savoirs et la force d'action de son peuple pour dépasser un problème apparemment insurmontable comme l'est une montagne.



## XI Effort et travail

La capacité industrieuse et les réalisations monumentales chinoises ont toujours suscité l'étonnement et la surprise des voyageurs. 尽心竭力 *jin xin jié li* , « s'engager de tout son cœur à la tâche » est un proverbe populaire révélateur de la conception du travail dans le monde chinois.

Par delà les grands travaux entrepris par la Chine, la conception du travail dans la vie des chinois se dévoile dans la trame sociale que les entreprises et les individus tissent entre eux.

Travailler, œuvrer, implique l'engagement total de chacun, et travailler est surtout ressenti comme une opportunité de participer à la mise en œuvre de la prospérité, de la fortune et donc de la pérennité de la famille. Travailler est donc honorable, nécessaire et fonde le lien social unissant la population. 安居乐业 *an ju le ye* « vivre dans la tranquillité et se complaire dans son occupation » nous présente le travail comme source de joie, de bonheur et allant de paire avec un environnement paisible.

功到自然成 *gong dao zi ran cheng* « La persévérance vient à bout de tout. » est l'autre aspect de la conception du travail dans le monde chinois. Il ne convient jamais de se précipiter, d'agir de manière empressée mais bien d'agir avec une pugnacité et une constance de chaque instant.

L'homme chinois s'inscrivant dans une multitude de groupes, familles, associations, sociétés, son action implique et prolonge celle de l'ensemble auquel il appartient. Conscient de sa place au sein de l'ensemble, il agit avec tempérance, veillant à ne pas perturber l'équilibre, l'harmonie de son groupe et la relation avec les autres.

Ne pas bien travailler, chercher à échapper à la tâche qui vous est échue, se reposer sur le travail des autres sont des comportements étrangers à l'homme chinois dans le travail parce qu'ils sont des nuisances à l'harmonie globale et une atteinte aux cercles dont il est membre.

Mal travailler c'est ne pas être à la hauteur d'une tâche en portant atteinte à son image, à l'image de sa famille, des siens. « Excusez-moi », se dit *dui bu qi* en chinois, ce qui signifie littéralement, *ne pas avoir été à la hauteur*. Dans chaque action entreprise, il importe de faire les choses avec cœur et en donnant le meilleur de soi-même, car si le résultat peut tarder à arriver, si il est perfectible, il n'en demeure pas moins que la voie a été ouverte et que d'autres pourront la prolonger, ou l'améliorer, comme l'ont fait ses enfants après *YuGong*.

L'ampleur des tâches engendrées par la nature et ses excès en Chine, outre la main d'œuvre qu'elle nécessite, exige dès les premiers temps de l'occupation humaine en Chine, une coordination des travailleurs sous la direction d'un père, d'un maître, de celui ou celle, fort de l'expérience et du savoir.

La relation de transmission des connaissances et des savoirs est calquée sur le modèle: maître / élève, dans laquelle le maître est choisi et reconnu pour son aptitude et sa capacité, et dont la persistance dans la fonction est assurée, justement, par son aptitude à trouver une voie, un chemin, qui assure au groupe, à la famille, la pérennité de prospérité.

Diriger une entreprise, c'est plus que poursuivre des vues individuelles dans lesquelles les hommes impliqués seraient une variable ajustable. L'homme, qu'il dirige ou qu'il suive, se replace toujours dans le cadre plus large du groupe, du cercle qu'il occupe, et la conscience qu'il a de son groupe, l'incite à poursuivre des objectifs favorables à l'ensemble. A tout moment, l'homme chinois se pense comme l'héritier d'une civilisation, le descendant de Huangdi.




Huangdi, l'empereur Jaune

## XII HuangDi, l'Empereur Jaune

De nos jours, y*an huang zi sun* 炎黄子孙 est l'expression populaire par laquelle les Chinois se désignent comme les « descendants de Yandi et Huangdi », les héritiers des Empereurs régnant près de trois mille ans avant notre ère.

Sima Qian décrit, en 104 avant J.-C., dans ses *Mémoires Historiques, Shi Ji,* les biographies de grandes figures chinoises, dont Huangdi.

Huangdi 黄帝 (-2697/-2597) l'Empereur Jaune est le plus ancien des empereurs de Chine et représente l'ancêtre commun à tous les Chinois, le fondateur de l'identité et de la civilisation chinoise.

Conçu par sa mère après qu'elle a aperçu la lumière de l'étoile polaire, Huangdi serait né le deuxième jour du deuxième mois lunaire, dans la Gorge de la descente du dragon, à la Passe de Juyuan, sur le Plateau de terre jaune, d'où il tirerait son nom Huangdi : « terre jaune ».

Dans le *Classique des monts et des mers,* Huangdi apparaît comme un chef de guerre en lutte contre plusieurs tribus. Après sa victoire, il devient le souverain des peuples unifiés sous sa direction.

On lui prête de nombreuses innovations fondatrices de la culture et de la civilisation chinoises comme la monnaie, la métallurgie, la division du gouvernement en six ministères, la fabrication d'arcs, de bateaux ou des chars de guerre dont le fameux « Char pointant le Sud », char dont la partie supérieure, à la façon d'une boussole mécanique, permettait de s'orienter de manière fiable dans le brouillard de poussière soulevé par l'armée et les chars en marche.

On attribue également à Huangdi le premier traité de médecine et à son épouse la technique d'élevage des vers à soie.

Très tôt divinisé, les cultes rendus sur le lieu de son tumulus sont relatés dès la période des Printemps et Automnes (VIIIème - Vème siècle av. J.-C.). Ce culte d'abord réservé à l'empereur, puis à la noblesse, se popularise au début de notre ère. En l'an 59, la fondation de temples est ordonnée dans différents points de l'empire. En 1371, le fondateur de la nouvelle dynastie des Ming, restaure le temple de son tumulus. Depuis 1644 jusqu'à 1911, la nouvelle dynastie des Qing, rendra le plus grand nombre de cérémonies en son hommage. En 1912, lors de l'avènement de la république, le président Sun Yat-Sen enverra une délégation au tumulus pour y rendre le culte. En 2009, les festivités de la fête de la Grande clarté, réunissaient le président du Guomintang[15] de Taïwan et les autorités de la République Populaire de Chine au tombeau de l'ancêtre commun.

Si les découvertes archéologiques à propos du troisième millénaire avant notre ère en Chine ne corroborent pas l'ensemble des découvertes qui sont attribuées à Huangdi, il importe néanmoins de noter la puissance de cette figure ancestrale dans la mythologie et l'imaginaire collectif chinois.

Huangdi est l'image des racines communes et des éléments fondamentaux de la civilisation chinoise en lesquels se reconnaît le peuple chinois à travers toutes les époques et par-delà la succession des gouvernants. Par l'adhésion à sa figure, les gouvernements successifs renouent avec l'origine de la culture chinoise et réaffirment leur légitimité à gouverner comme à pérenniser l'héritage commun.

15 Guomintang: parti nationaliste chinois fondé sous la direction de SunYatsen en Chine continentale en 1912.




Fu,Lu,Shou









## XIII Fu Lu Shou, la Grâce, la Prospérité, la Santé

L'image de trois vieillards vêtus de riches costumes traditionnels, appelés « Trois Etoiles », chacun reconnaissable à des attributs qui lui sont propres, est très répandue en Chine comme dans les communautés chinoises expatriées, sous la forme de statuettes de porcelaines ou d'images accrochées aux murs des commerces ou des maisons. Cette image à forme humaine a été établie sous la dynastie des Ming (XVIème - XXème siècle), remplaçant des figures de dieux à corps d'animaux.

Fu Lu Shou, sous les noms de « Fu Xing », « Lu Xing » et « Shou Xing », sont trois divinités populaires connus aussi depuis des siècles comme les personnifications de trois valeurs autour desquelles s'est développée la pensée chinoise: la « Grâce », la « Prospérité », et la « Longévité ».

Fu Xing, est rattaché à la planète Jupiter, longtemps considérée comme une étoile pour sa brillance dans le ciel nocturne. Vêtu comme un haut fonctionnaire de la Cour, il porte un chapeau à deux ailes longues (en forme de plume de pan) et tient un sceptre dans ses mains. Yang Cheng, personnage historique de la dynastie des Tang (618-907 de notre ère) était un gouverneur de grande renommée pour s'être élevé en faveur des personnes de petite taille qui étaient amenées à la cour pour faire l'objet de spectacles. Sa bonté, en a fait le parangon de la Grâce. Souvent traduit par « Bonheur », cette notion s'apparente plus à la Grâce, c'est à dire une bonne fortune, ou à des bénédictions, que l'on s'acquiert par une vie harmonieuse. Le « bonheur » est donc le fruit, la conséquence directe d'une vie conforme à un ordre supérieur plutôt qu'une sensation subjective.

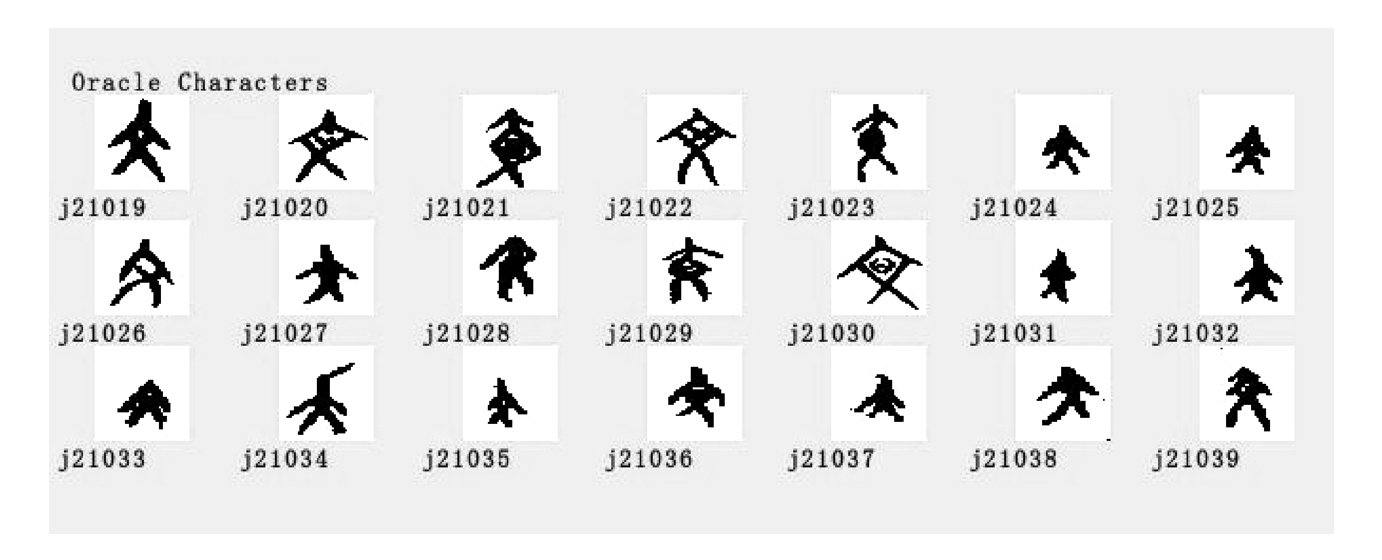
Dans son traité, *Réponse et Rétribution*, Lao Zi explique plus avant que « Les catastrophes et la chance n'ont pas de porte; vous devez trouver votre propre chemin à travers l'un comme à travers l'autre. », et vous adapter de sorte à maximiser le « Fu », la Grâce.

Lu Xing, est rattaché à l'étoile la plus brillante de la Grande ourse, Allioth. Sous la forme d'un fonctionnaire civil tenant un bébé dans ses bras, il est rattaché à l'idée de la prospérité et depuis les premiers siècles de l'Empire et l'établissement des concours de sélection des fonctionnaires, il est perçu comme «l'Etoile des Escholiers», recevant nombre de prières des candidats au concours.

Depuis la dynastie Ming, Lu Xing est devenu le dieu apportant la fertilité dans les couples. Synonyme de « salaire officiel » dans la Chine féodale, de position éminente comme d'assurance d'avenir pour une famille, Lu est devenu le symbole de la « Prospérité ». Homophone du mot , *lu*, prospérité, on retrouve la peau de cerf *lu* comme symbôle de la culture de la prospérité dans de nombreuses salles d'étude de maisons particulières.

Shou Xing, à la naissance miraculeuse au bout d'une maternité de sept années, est la divinité favorite des Chinois parmi les Trois Etoiles. Reconnaissable à son crâne chauve et allongé, sa mère l'aurait conçu en observant l'Etoile du Pôle Sud. Cette étoile, Canopus, la deuxième étoile la plus brillante du ciel, dans la constellation Carina, détermine la longévité de la vie d'un homme et reçoit souvent le surnom de « Vieille Divinité du Pôle Sud » 老人星 *lao ren xing.* Représenté sous forme d'un vieillard à longue barbe blanche tenant la pêche éternelle dans une main, il assure la longévité grâce au fruit miraculeux qui murit au bout de 3000 ans et dont le moindre morceau suffit à assurer une très longue vie. On observe également des chauve-souris ou des cerfs, respectivement les symboles de Fu et de Lu.

La Longévité, la Prospérité, et la Grâce sont trois axes poursuivis par l'homme chinois et les Trois Etoiles, des figures participant de l'idéal de vie dans la culture chinoise.




Caractères oraculaires sur carapace de tortues

## XIV Wen, la Culture

文 *Wen*, est le mot chinois pour culture et civilisation. A l'origine, le caractère est représenté par une personne portant un tatouage sur la poitrine et désigne des lignes inscrites, gravées dans la pierre ou le bois.

L'archéologie nous apprend que l'écriture chinoise est née de l'interprétation par les devins de signes, de lignes de fractures relevées sur les carapaces de tortues ou les omoplates de bœuf retirées du feu. Sous l'effet de la chaleur, des veines noires apparaissaient à la surface des os, donnant lieu à la formation d'images, de silhouettes. Déchiffrées puis archivées, ces images du monde finirent par devenir des caractères primitifs, les idéogrammes: c'est le deuxième sens de *Wen*.

Ce caractère a désigné également un texte, un ensemble de caractères, une pièce écrite et par extension, la culture.

La Chine est riche de plusieurs milliers de proverbes de quatre caractères, quatre syllabes, synthétisant et véhiculant la culture à travers tout le pays par la force des images qu'ils constituent. Appelés 成语 C*hengYu,* ces proverbes constituent une sagesse populaire plurimillénaire et le socle culturel commun à l'ensemble de la population chinoise.

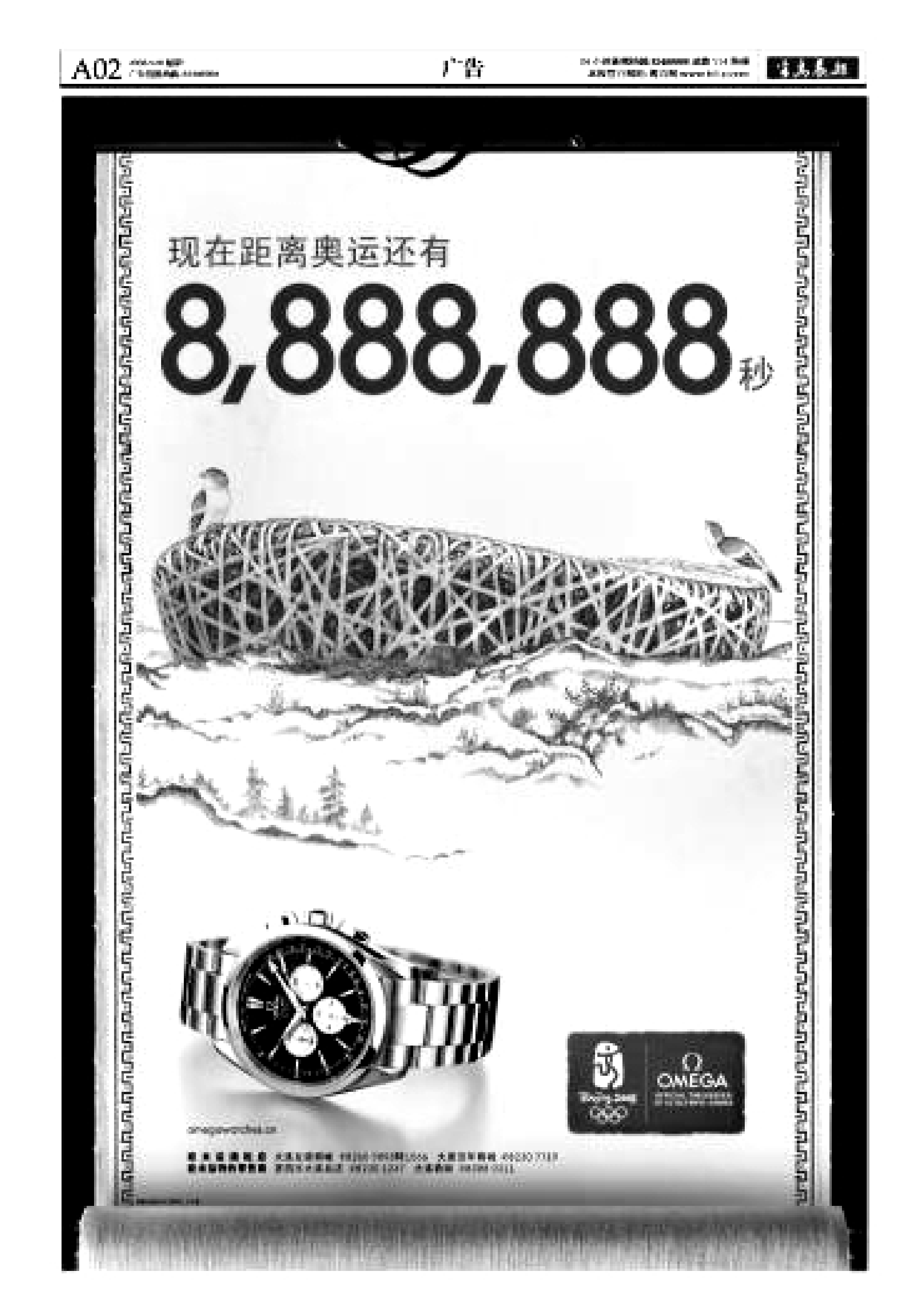
La culture prend ses racines dans la lecture du monde faite par les hommes durant les pratiques divinatoires et dans les caractères qui en sont tirés. La culture chinoise s'appuie sur la révélation du monde, de la nature et sa transcription. L'homme reproduit des lignes qui lui sont révélées par la nature, et le système d'écriture chinois est initialement une méthode d'appréhension de la réalité.

La mythologie chinoise narre comment CangJie, fonctionnaire de l'Empereur Jaune (env -3000 av J.-C.) lisant des empreintes d'oiseaux dans les sols humides ou les formes des animaux, des paysages ou des astres fut à l'origine des caractères, du système d'écriture chinois qui est représentation directe de la réalité.

La Chine ne possède pas d'alphabet, ni de système de transcription des sons qui lui permette de transcrire une langue en la décomposant en éléments singuliers indépendants. C'est un des traits principaux de la culture chinoise: pour une réalité, une notion, correspond un caractère, un ensemble de traits, un tout qui prend sens dans sa plénitude et a une valeur égale à ce qu'il représente, en l'absence totale de son. Dans le monde chinois et dans les territoires limitrophes, de nos jours encore, les idéogrammes chinois sont utilisés et les écriteaux ou journaux sont lisibles, indépendamment d'une prononciation commune aux populations de ces différentes contrées. Le dessin, le tracé d'un caractère chinois est une image avant que d'être une transcription d'un son.

Dans la culture chinoise, la nature et l'univers sont les sources auxquelles l'homme vient puiser son savoir. L'homme est enseigné par le monde à propos des outils et des mots qu'il emploiera pour vivre, en relation avec la nature et son environnement.

L'absence d'alphabet induit dans la pensée et la culture chinoise une notion de proximité, de lien direct à la réalité de l'espace et de la vie dans laquelle est incluse l'humanité, plutôt que la substitution par des éléments abstraits, les lettres, en vue de construire des mots détachés de l'essence qu'ils représentent. Aujourd'hui encore les caractères conservent leur dimension oraculaire et magique, et la culture chinoise demeure liée dans sa totalité à cette notion de valeur égale entre les caractères et ce qu'ils représentent. Le caractère vaut pour ce qu'il désigne. Ainsi la richesse spirituelle devance la richesse matérielle.




Publicité: le nid d'oiseau à Beijing 8888888

## XV Fa, la prospérité et les biens matériels

Les réjouissances de la fête du Printemps sont l'occasion de voir fleurir des inscriptions portant la formule rituelle des vœux échangés lors de la veillée de nouvelle année: 恭喜发财 g*ong xi fa cai.* Ainsi, littéralement, les Chinois « se souhaitent une richesse prospère. » pour l'année à venir. La primauté de la richesse sur la santé ou la longévité dans cette formule pourrait étonner de prime abord.

发 *fa,* la prospérité est l'une des valeurs fondamentales de la société chinoise car la prospérité est le moyen de vivre bien. L'acquisition de biens, l'accroissement d'une fortune, en tant que tels, ne sont jamais visés que dans le cadre de la prospérité humaine, de la pérennité de la famille et plus généralement de l'expansion de l'humanité. La notion de matérialisme, qui serait une fin en soi, ne correspond en rien à la réalité vécue par les populations dans l'Empire du Milieu.

L'histoire chinoise est remplie d'exemples de personnages, dont l'existence est comblée par les richesses, les bienfaits matériels, mais ces bienfaits sont toujours la récompense, la rétribution d'une conduite civique et morale, c'est à dire, en harmonie avec l'environnement humain comme naturel.

La fortune acquise par des moyens illégaux, ou des pratiques déshonnêtes n'est pas comprise dans l'idée de la prospérité. La prospérité est la marque d'une réussite sociale, c'est à dire d'une insertion dans le cadre de la société humaine et d'un service accompli envers l'ensemble de la communauté des hommes.

« Si ton frère aîné réussit, c'est peut-être un peu parce qu'il possède une faculté innée, mais surtout parce que notre famille est vertueuse depuis des générations. La richesse ne s'acquiert pas facilement, mais elle se conserve encore plus difficilement. »[16]

Tout au long de son histoire, les millions d'hommes qui ont passé les examens et se sont acquis des bienfaits dans leurs fonctions, l'ont fait en intégrant un corps sélectionné pour la qualité de ses fonctionnaires d'état comme personnes intègres. La capitale étant loin des provinces, si parfois des excès ont existé, ils n'ont jamais été que momentanés et en aucun cas le signe d'une prospérité, mais au contraire celui d'un mode d'existence mauvais, nocif, qui finit par être révélé en raison des dommages causés à l'environnement humain, agricole ou écologique.

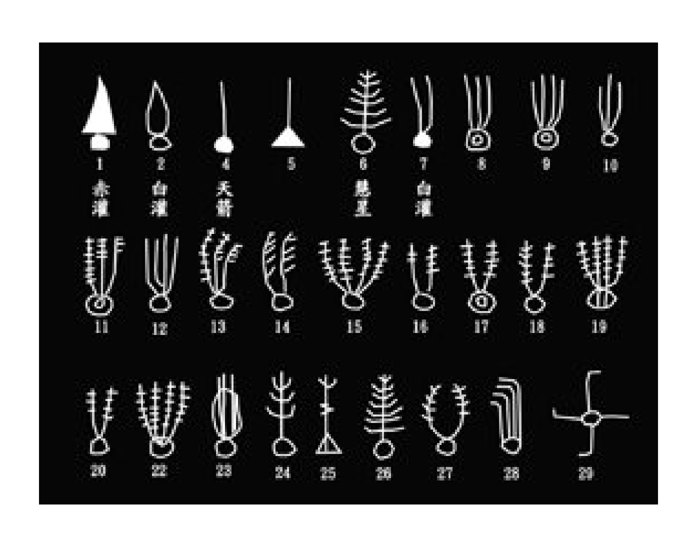
Le caractère 发 *fa* signifie l'efflorescence, l'épanouissement, l'accroissement. Il est naturellement associé à l'idée de développement dans le cadre de la nature, et par conséquent, de développement pérenne.

L'archéologie des tombes nous révèle que parmi les premières « monnaies » échangées se trouvaient des petits coquillages, les cauris que l'on rassemblait en colliers pour constituer des unités de compte plus importantes. Ce petit coquillage est devenu par extension la clé des caractères[17] se rapportant à l'argent, à la propriété ou un trésor. Dans les deux caractères primitifs pour *obtenir* et *acheter*, est inclue la forme de ce coquillage, le premier le plaçant dans une main, le second, dans un filet. L'unité de monnaie permet donc d'obtenir ou d'acheter. Tout comme dans les carapaces de tortues utilisée dans les cultes de divination, cet élément issu du milieu aquatique est révélateur de la relation permanente entre l'homme, la nature et leur interdépendance en vue de la prospérité sous le ciel.

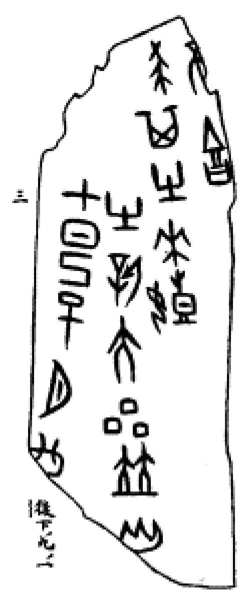
---

16 Lao She, *Xin shihaide jiu beijiu*, 1936 in L'homme qui ne mentait jamais*,* P.27, Ph. Piquier Ed. Arles 2003

17 La clé d'un caractère est un caractère plus simple indiquant le champs lexical auquel se rattache un mot. La clé permet de distinguer des homophones.




Comètes reportées sur soie Mawangdui



Carapace de tortue




Sphère armillaire

## XVI Ciel et Astronomie

PanGu lorsqu'il est sorti de son oeuf a repoussé le ciel et à sa mort, le ciel occupait la place qu'on lui connait aujourd'hui. Le ciel, placé au-dessus des hommes, abrite le séjour des Immortels et des créatures aux pouvoirs spirituels.

L'Empereur porte le titre de 天子 *tianzi*, « fils du ciel ». Il occupe le rôle de lieutenant du Ciel sur la terre et tire la légitimité de son pouvoir de son origine céleste, qui le distingue du commun des mortels. Le caractère désignant le monarque, trois traits superposés reliés par un trait vertical 王 exprime son rôle de lien, de pilier entre le ciel et les hommes.

A toutes les époques de son histoire, la Chine a tenu le ciel pour siège d'un pouvoir supérieur et le lieu de résidence des forces spirituelles. C'est la raison pour laquelle, très tôt, la Chine a développé l'astronomie par l'observation des phénomènes célestes ainsi que par la mise en forme écrite de rapports touchant à la vie des astres.

La Chine a découvert que l'étoile du Nord, *tai bai xing* 太白星 (connue comme l'étoile du Berger en Occident) demeurait immobile dans le ciel et que la rotation des étoiles se produisait autour d'un axe reliant ce point à un plan terrestre, l'équateur.

Par l'observation et la transmission des annales au fil des générations, la Chine a acquis une connaissance des mouvements du ciel et la capacité de les calculer et donc de les prédire.

L'Empereur mythique Yao par l'observation des étoiles aurait fait créer un calendrier.

En l'an 2043 avant J.C., sous le règne du roi Zhong Kang, de la dynastie des Xia, est inscrit dans le *Livre des Documents*: « *Le premier jour du troisième mois lunaire, le soleil et la lune s'affrontaient dans la constellation de la Maison (Scorpion). Les devins étaient si alarmés qu'ils battaient le tambour. Les officiers locaux se précipitèrent et la population paniquée s'enfuit en désordre.* »

Les éclipses de soleil, en raison des désordres qu'elles engendrent, donnent lieu à l'enregistrement et à la création d'un système d'observation organisé.[18]

Des inscriptions sur des os oraculaires de la dynastie des Shang (1600-1046 av J.C.) attestent de l'observation de trois éclipses solaires au cours des années 1198, 1172 et 1161 avant notre ère.

Dans le *Shi Jing,* recueil de poésie classique, il est consigné qu'une éclipse a eu lieu le 06 septembre 776: « *Le premier jour du dixième mois lunaire est le jour xin mao. Une éclipse solaire a eu lieu. C'est un désastre. Il y a eu une éclipse de lune le mois dernier, et ce mois à présent une éclipse de soleil se produit. C'est tragique pour le commun des mortels sous le ciel.* »

Les chroniques des *Printemps et Automnes* recensent 37 éclipses solaires durant la période qui s'étend de 722 à 481 avant notre ère.

En 1972, l'excavation de livres de soie, remontant à l'époque des Han de l'Ouest (206 av. J.-C. - 9 ap. J.-C.), sur le site de 马王堆 Mawangdui, à l'est de Changsha[19] laisse apparaître 29 comètes détaillées, avec leurs noyaux, leurs traines ou leurs queues.

A l'aube du 4 juillet 1054, une étoile rouge d'une extrême brillance apparaît à l'orient jusqu'à sa disparition en avril 1056. Cette supernova, serait à l'origine de la nébuleuse du Crabe[20].

On apprend que le Roi Wen lorsqu'il a entrepris de prendre le pouvoir a fait bâtir dans l'urgence une terrasse astronomique afin de pouvoir être à l'écoute du ciel et ainsi asseoir son pouvoir.

18 Sun Xiaochun, First International Solar Eclipse Summit Jaiyuguan (Gansu China), 31 Juillet 2008.
19 Mawangdui , province du Hunan , (Tombe du Roi Ma, tombe n°1, livre de soie des Comètes.)
20 Sinorama, septembre 2001, « Star Walk of the Orient – Chinese Astronomy » Chang Chin-Ju

Au XIème siècle en Chine, on trouve déjà des sphères armillaires dans la tour astronomique de Kaifeng (elles n'apparaîtront pas avant le XVIème siècle en Occident).

La continuité de l'observation et la transmission, malgré les changements dynastiques, ont permis à la Chine de mettre en place très tôt un calendrier lunisolaire et de prévoir les événements cycliques de l'année, les périodes propices à l'agriculture, le retour des crues et des phénomènes naturels assurant ainsi la paix et l'harmonie sous l'égide de l'Empereur.





Douze signes zodiacaux

## XVII Cycles et calendriers - Fêtes

A l'époque de l'Empereur mythique Yao, il y avait dix soleils qui vivaient au lac Tangu, et chacun son tour, un soleil venait traverser le monde des hommes pour une période de dix jours. Un jour qu'ils se lassaient de leur bain, ils voulurent tous venir dans le ciel de la Chine et la chaleur fut telle que toute vie faillit disparaître. Après leur avoir demandé sans succès de se retirer, l'empereur Yao intercéda auprès de l'Empereur Céleste. L'archer céleste Yi fut envoyé dans le monde des hommes et il abattit de ses flèches, neufs des dix soleils, laissant le dernier pour éclairer le monde.

De ces dix soleils, on a déduit dix rameaux ou tiges célestes: un ensemble de 10 jours groupé en 6 décades pour former un cycle de 60 jours.

Le mois demeure lunaire et le caractère désignant *mois* est représenté par la lune 月 *yue,* correspondant aux 12 lunaisons de l'année (totalisant 354 jours), auxquelles s'ajoutent, dans le courant de l'année, un treizième mois lunaire tous les deux ou trois ans.

Grâce à ces deux unités, on peut dater un événement sur une échelle de douze lunes et de cycle de soixante jours.

Le premier calendrier luni-solaire est attesté à l'époque des Shang[21] par des inscriptions oraculaires sur des os, ainsi le jour de l'An chinois change-t-il chaque année de date dans le calendrier grégorien en usage dans le monde entier.

La Chine est la seule civilisation à posséder des archives ou des relevés astronomiques de manière continue sur plus de quatre mille ans, permettant de dater avec précision des événements chinois mais aussi d'établir un système de datation fiable au niveau mondial.

Ainsi, l'observation d'une comète sans queue durant 70 jours au mois d'avril de l'an 5[22]av. J.-C. , près d'Altaïr, dans la constellation d'Aquila, rapportée dans le *Qian hanshu* permet d'estimer la date de la naissance historique de Jésus, an zéro du calendrier universel [23] .

Aux cycles du ciel, s'ajoutent les vingt-quatre temps de l'année, les moments forts de la vie agricole et de la nature. Des découvertes en 1942 à Changsha, ont révélé l'existence d'almanachs remontant aux environ de 300 av. J.-C. .

Dans un souci de vie en harmonie avec l'espace terrestre et céleste, les cérémonies et fêtes commémoratives sont déterminées par l'observation des lunaisons (Nouvel An Chinois, ou Fête du Printemps, Fêtes des Lanternes, ou Fête de la Mi-Automne). Le calendrier solaire, lui, est utilisé pour déterminer les vingt-quatre sections *jie* de l'année comme *l'Eveil des insectes*, la *Montée du grain* ou les *Gelées blanches*.

Les almanachs précisent les dates des rythmes biologiques de la nature et des fêtes auxquelles elles donnent lieu afin d'assurer une existence pérenne à la Chine et à ses habitants.

Chaque fête marque le retour d'un moment du cycle de l'année ou d'un cycle plus large de 60 années. Chaque jour de l'an ou Fête du Printemps est rattachée au nom de l'animal dans un cycle de 60 années.

Les fêtes sont l'occasion de repas, de réunions de la famille lors des passages, tel le Nouvel An, et de réjouissances de l'ensemble de la population en correspondance avec l'environnement qui l'héberge et dont il faut assurer la mécanique et la bonne marche par une stricte observance des rites.

---

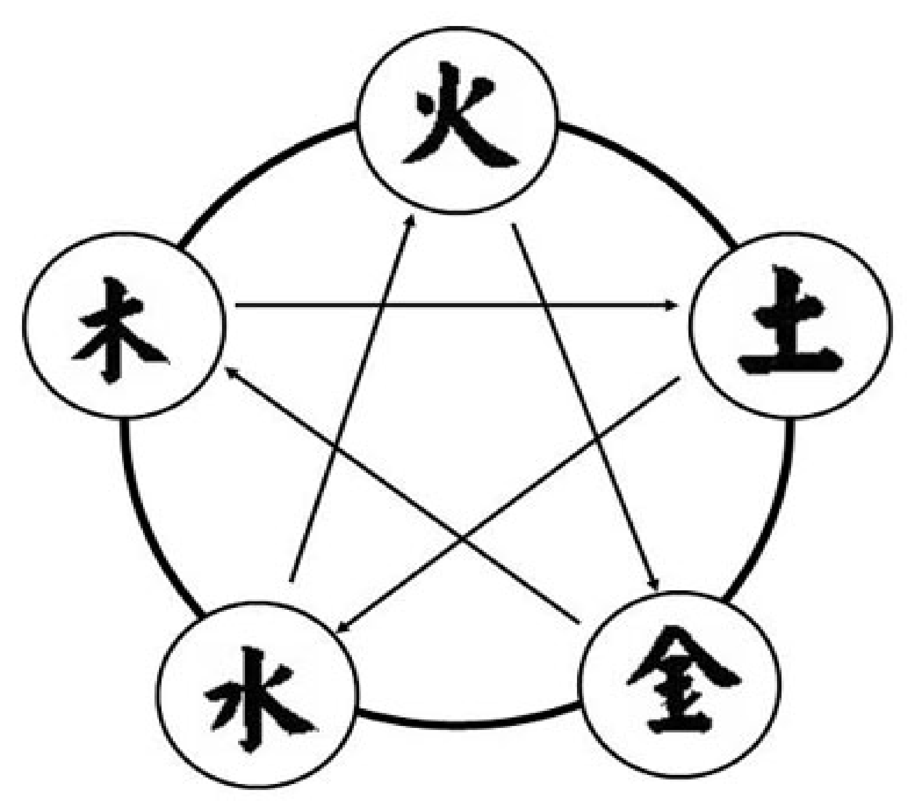
21 Dynastie des Shang 1600 ~ 1046 av. J.C.

22 « Dans la seconde année du règne de Qianping, le second mois, une huixing est apparue dans Qianniu durant plus de 70 jours. »

23 Les différents changement intervenus dans les calendrier juliens au cours des siècles semblent être à l'origine de ce décalage de quatre années.

Les fêtes sont des actes civiques et sociaux marquant l'appartenance à la communauté des vivants et la poursuite d'un destin commun dans l'univers. Les grandes fêtes sont l'occasion de manifestations de masse et de réjouissances populaires rompant avec le calme quotidien. Il s'agit autant de prendre part à un cycle que de donner de son énergie au mouvement en cours, que ce soit par un défilé, le placement de lanternes durant la nuit ou des déplacements au cimetière pour entretenir les tombes des défunts.

Le calendrier et les événements répertoriés sont le fruit de l'observation de mouvements plus larges, d'un dynamisme plus vaste de l'univers. La connaissance comme la pratique des rites en liaison avec ces mouvements des astres permettent toujours de profiter de ces flux d'énergie et de contribuer à l'essence de la vie à travers les différents phases et aspects qu'elle connaît au fil du temps.




Les cinq Eléments



## XVIII Les Cinq éléments / Feng-Shui / Ecologie

Une année est un cycle de vie, avec ses phases montantes et descendantes. La peinture de paysages d'eau et de montagnes (*shanshuihua)* nous permet de comprendre la sensibilité des hommes chinois aux variations de la nature, dès les temps anciens. De cette relation au monde, les Chinois ont déduit une théorie de cinq élémentss, cinq forces, depuis la naissance (engendrer *sheng),* le développement (*zhang*), la maturité (*zuang*)*,* le vieillissement (*lao*) et la mort (*si*).

Saison après saison, la terre passe par une phase de bois: le printemps, de feu: l'été, de métal[24]:l'automne et d'eau (de neige): l'hiver. Elle est donc au centre d'un cercle d'engendrement (*sheng*): Le bois engendre le feu, le feu engendre la terre, la terre engendre le métal, le métal engendre l'eau.

De part leur propriétés ces éléments peuvent se neutraliser entre eux ou perturber l'action des autres: l'eau peut éteindre le feu, le bois se nourrit de l'eau et la tarit.

Dans le *Shangshu,* chronique des temps depuis le troisième millénaire avant notre ère jusqu'à l'an 627 avant J.C., on nous apprend que Yu le Grand (-2205 -2197) est parvenu a libérer les fleuves, irriguer les terres et ramener l'harmonie en se conformant à la théorie des cinq éléments[25], avant de les énumérer suivis de leurs propriétés.

Selon le *Shijing*, recueil de la poésie des Xème au Vème siècles avant notre ère, dont la compilation est attribuée à Confucius (551-479 av J.C.), l'avènement de l'Empereur Qin Shi Huangdi, serait associée à l'eau, au nord et au noir et l'emporta donc sur le feu de la dynastie Zhou précédente. L'histoire et les mouvements de l'humanité eux-mêmes sont ainsi rapportés aux mouvements sous-jacents du monde et des forces de la nature en action.

Ainsi, aussi puissant soient les hommes, tel Gun le père de Yu, au service du roi Shun qui avait « endigué les crues, perturbant la disposition des cinq éléments »[26], des actions entreprises en absence d'harmonie avec le monde et ses flux les destine à la ruine.

Cette conscience du monde, dans lequel l'homme est un hôte, au même titre que d'autres forces, induit une science de l'observation de la terre, appelée *Kan Yu* (堪與) , puis *Fengshui* (风水) le vent et l'eau, ces deux vecteurs de l'énergie du monde et de sa concentration. Parallèlement aux cinq éléments qui composent le monde, le *Qi ,* le souffle, l'énergie de l'univers se concentre et se déplace à travers l'eau et le vent.

Les hommes devront donc dans leurs villes, leurs maisons, leur temples, mais aussi lors du creusement de sépultures, observer l'environnement dans lequel ils interviennent afin d'en tirer le meilleur bénéfice tout en veillant à ne pas perturber pas les forces à l'œuvre, ce qui reviendrait à mettre en péril la pérennité de leur lignée, la vie des ancêtres après la mort, et la cohésion comme l'harmonie de l'espace où ils séjournent.

Yu le Grand a reçu du ciel, le «Modèle des Crues[27]», le « Grand plan », ouvrage décrivant les cinq éléments, ce qui lui a conféré la capacité de comprendre le monde et ses mouvements.

Les éléments désignent les flux, les énergies et les mouvements en liaison avec la génération et les vies dans le monde. La conséquence directe en est que l'empire du Milieu est, par essence, par nature, une force qui se conçoit comme écologique, c'est à dire une émanation du monde, et un

24 Très tôt la Chine maîtrise la métallurgie du Bronze, de couleur or, semblable à l'automne. *Jin* désigne aussi l'or.

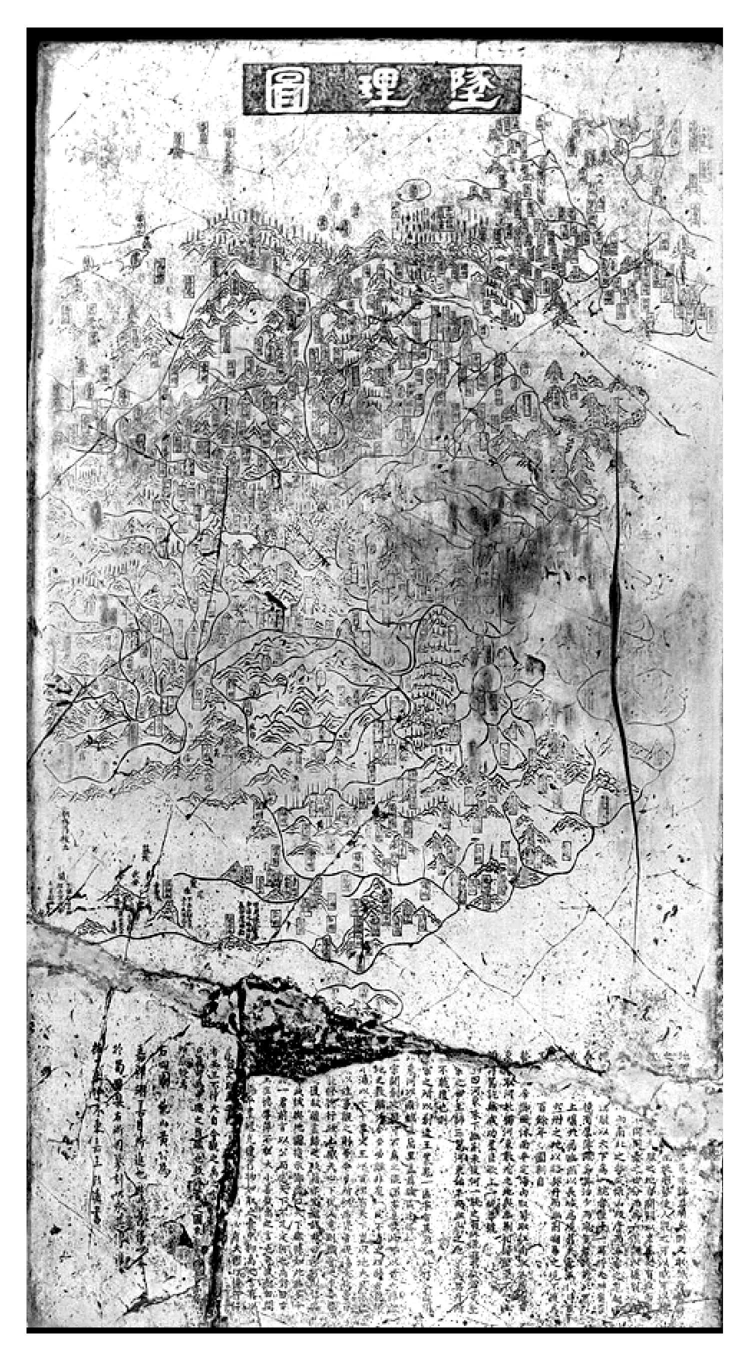
25 Voir 尚书 *Shangshu* (夏书 Xiashu 6.17 ; 洪範 Hongfan 1)

26 尚书 *Shangshu* ( 洪範 Hongfan 1: 鲧堙洪水, 汩陈其五行 *gun yin hong shui, gu chen qi wu xing)*

27 尚书 *Shangshu* 洪範 Hongfan

acteur, une composante de la nature, tout en gardant pleinement à l'esprit l'aspect ténu de l'équilibre qui permet la croissance et la pérennité de la civilisation.

Dans son histoire, la Chine retire premièrement les enseignements du ciel, puis de son territoire visible comme sensible avant que d'aménager un espace pour ses populations. L'action humaine se doit d'intervenir dans un contexte propice et selon une méthode conforme à la dynamique du monde.






## XIX Géographie - Weiqi et lignes de communication

Yu le Grand a longtemps été considéré comme l'auteur du *Classique des Montagnes et des Mers*[28], ouvrage, daté de la Période des Royaumes Combattants, jusqu'aux Hans, entre le V ème et le IIIème siècle avant notre ère. Des commentaires seront ajoutés, des illustrations modifiées par les dynasties postérieures, mais ce *Classique* demeurera un ouvrage de référence de la géographie chinoise, des légendes et des créatures peuplant ces contrées.

Comme chez Zou Yan[29], qui a développé la théorie des cinq dynamies, le *Classique des Montagnes et des Mers* nous décrit un royaume formé d'une terre centrale entourée de quatre mers, constituée par les plaines alluviales et terres arables, favorables à l'établissement de populations, se concentrant dans la partie occidentale de l'actuelle Chine .

A travers ses 31000 caractères, l'ouvrage recense les ressources naturelles, animales, végétales et minérales (cette catégorie étant abondamment décrite en termes de gisements et de caractéristiques des minerais).

Le monde physique et la géographie ne sont jamais séparés du monde des esprits et des forces telluriques, du cycle des éléments à l'œuvre en Chine, c'est pourquoi les légendes et les créatures mythiques entrent dans le cadre de la géographie, comme autant de visages d'un lieu, de manifestations d'un lieu.

Dans le *Voyage en Occident*, roman de l'époque des Ming, les personnages traversent la Chine d'est en ouest en quête d'écritures sacrée, et leur voyage est parsemé de rencontres avec des créatures, des monstres, des divinités, des esprits des lieux. Dans l'épisode décrivant la découverte de son bâton magique, *Sunwukong*, le héros singe est amené à rencontrer les Rois-Dragons régnant sur les quatre mers. Plus tard, la monture du moine Tripitaka est avalée par un dragon blanc nichant dans une rivière, ailleurs des esprits du sol apportent à *Sunwukong* des informations à propos d'événements intervenus plus tôt et auquel il n'avait pas assisté. Au-delà de simples allégories familières, ce sont des figures porteuses de la part d'inconnu et d'indépendance des forces agissant parallèlement au règne humain et qu'il faut toujours se concilier dans un souci d'harmonie de l'univers. L'homme Chinois s'insère toujours dans un cadre, dans un paysage dont il dépend et avec lequel il prospère, plutôt qu'au dépens d'un chaos primordial ou de forces néfastes avec lesquels il serait en lutte pour s'imposer.

Les premières cartes connues sont gravées sur une stèle de pierre[30] conservée à Xi'an et remontent à 1137 avant notre ère, et figurent cinq cents lieux ainsi qu'une douzaine de rivières, incluant parties de la Corée et du Vietnam.

---

28 Shanhaijing 山海经

29 Zou Yan 鄒衍 (-305 -240)

30 Yu Ji Tu, Carte des voyages de Yu sur la Stèle Forest de Xi'an

Les excavations de la tombe de Fangmatian[31] en 1986 et Mawangdui[32] en 1973, révèlent respectivement, des documents cartographiques sur soie des Qin ( IV ème siècle avant J.-C.) , et des Han ( 2nd siècle avant J.-C.).

Les actes de Yu le Grand dans le récit *Yu Gong*[33] *, Tribut à Yu,* au Vème siècle avant notre ère, nous décrivent le territoire et ont inspiré Pei Xiu (224-271), connu pour être le père de la géographie chinoise par la systématisation de l'utilisation de repères et grilles dans l'établissement de cartes. Les apports postérieurs du compas et des techniques du monde musulman à l'époque des khans, puis lors de l'arrivée des Jésuites, contribueront à perfectionner un mode de transcription de l'espace dans un but de gestion adéquate. La présence de fonctionnaires issus des concours, en tous lieux de l'Empire, a très tôt contribué à acquérir une bonne connaissance du territoire par son cadastre afin d'y étendre harmonieusement l'occupation humaine et s'est prolongée au-delà des limites de l'Empire du Milieu, lors des expéditions de Zheng He en Afrique.

Les représentations chinoises, ne répondant pas toujours au canon des perspectives ou des échelles modernes, répondent avant tout au besoin de ce qui tend à être exploité lors de la lecture des documents.

Le jeu d'échec chinois, *xiangqi* ,damier semblable à celui connu en Europe comprend une rivière transversale en son centre, un palais de part et d'autre et fait appel à la notion de troisième dimension par l'usage de pièces d'artillerie. L'espace chinois y est donc décrit en termes de forces naturelles: les fleuves, de forces politique et céleste: le palais, de forces agissant à distance : l'artillerie.

L'autre jeu populaire en Chine, le *weiqi,* connu en Occident sous le nom de Go, fait appel a d'autres notions concernant le contrôle de l'espace. Toutes les pièces du jeu sont identiques, sans hiérarchie entre elles contrairement aux échecs. Et si le jeu se joue sur un damier, ce sont les intersections entre les lignes qui délimitent les cases qui importent: elles sont garantes de lignes de communication, elles sont les noeuds de ditribution, les carrefours de voies de circulation.

A travers le *weiqi,* c'est la géographie humaine et la géopolitique chinoise qui se révèlent en termes de cohésion, de solidarité, d'action conjointe et de conscience large de l'espace. La vie et la réussite de l'ensemble de la société sont fonction de la capacité à déplacer des énergies collectives au service d'un dessein commun.

La Chine, par la vastitude de son espace et la conscience des mouvements impliqués pour son contrôle, a développé des canaux, des voies de communication pour ses armées dès l'antiquité, comme des routes à trois voies surélevées afin d'éviter les inondations, mais également, comme la Grande Muraille de Chine, sous le règne du premier empereur Qinshihuangdi, afin de se préserver des incursions des tribus nomades du Nord . La Chine, l'Empire du Milieu est un corps à l'image de PanGu et sa vie passe par l'entretien et la circulation de l'énergie qui l'habite.

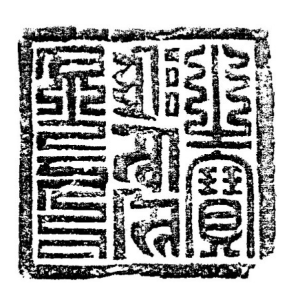
31 Fangmatian, Dangchuan Xian, Province du Gansu

32 Mawangdui 马王堆, Changsha, Province du Hunan

33 尚书 *Shangshu* 夏书 Xia Shu 禹贡 Yu Gong









Sceaux et xylographies



**XX Adages, chansons et Culture populaire. La Xylographie et la diffusion des connaissances**

La Chine et l'Empire du Milieu, par delà l'espace géographique, se définissent par une unité de langue et de civilisation dépassant les clivages ethniques. La Chine est le fruit d'une union acceptée ou contrainte et des échanges intervenus, dès l'Antiquité, entre plusieurs foyers de civilisations situés dans les plaines alluviales des Fleuve Bleu et Fleuve Jaune.

L'un des flux primordiaux, sur les artères de ce pays, fut et demeure, l'information et la civilisation par le biais de chansons, de légendes, de fables et proverbes.

De nos jours, une très grande partie de la culture chinoise, du coeur de la pensée chinoise, au-delà de corpus de textes issus des capitales ou d'écoles philosophiques, est contenu dans la culture populaire, à travers ses chansons et plus de trente milles 成语 *chengyu,* proverbes, condensés de fables en expressions de quatre caractères. Connaître un *Chengyu*, c'est acquérir un savoir antique devenir autre, comprendre mieux le monde.

Etre Chinois, c'est parler Chinois, mais c'est surtout appartenir à une communauté de civilisation, héritée des temps antiques. Rédigés en langue littéraire, de forme laconique, alliant brièveté et force d'évocation, ces expressions ou proverbes condensent des histoires modèles et sont au quotidien des moyens de communication d'un mode de pensée et de vie communs à l'ensemble des Chinois. Traduisant l'expérience de la vie dans tous les domaines, les *Chengyu*, ou les chansons véhiculent une pensée issue de tous les horizons de la Chine et traduisent un visage universel de la culture. Si l'écriture était à l'origine le privilège des nobles, des officiants du culte, la culture orale a toujours joué une très grande importance dans les échanges en Chine. Jusqu'à nos jours, la parole engagée a valeur de contrat, et une relation humaine est toujours une opportunité et une source de connaissances.

*Elimer/barre à mine/devenir/aiguille*[34] exprime ainsi l'expérience acquise par l'un des grands poêtes Chinois, Li Bai, lorsqu'enfant, errant ici ou là, il rencontra une femme âgée, occupée à amincir une barre de métal en l'élimant de ses mains sur le sol. D'abord étonné, il questionna la femme qui lui apprit alors que la patience et un travail assidus viennent à bout de toute difficulté.

*Perdre/mouton/réparer/ clôture*[35] enseigne qu'il et toujours temps pour bien faire même si le loup nous a déjà mangé des moutons.

*Pour/boeuf/jouer/violon*[36] nous apprend qu'il est inutile de s'obstiner à communiquer sur un mode inaccessible à son auditoire. (*Donner des perles à des pourceaux* serait son équivalent français) .

Ces milliers d'expressions font l'objet de contes et légendes transmis lors de la veillée ou des repas communs. Ils favorisent une communication à demi-mots, gagnant en fluidité ou en précision dans des contextes où la discrétion ou la perte de face peuvent peser.

Le goût des Chinois pour la communication demeure lié à l'origine de la culture qui est le fruit de l'observation des signes, d'une part, et de la compilation et de l'échange des informations d'autre part. Très tôt, les média visant à partager et diffuser les savoirs se multiplient.

---

34 磨杵成针 Mo Chu Cheng Zhen

35 亡羊补牢 Wang Yang Bu Lao

36 对牛弹琴 Dui Niu Tan Qin

Le sceau chinois, figurant une citation, le nom ou le titre d'un homme était dès l'antiquité apposé dans de l'argile ou sur de la soie, avant que d'être apposé avec de l'encre rouge à base de cinabre sur le papier, et d'être généralisé autour du VI ème siècle de notre ère.

La xylographie est un procédé de gravure de planches ou a été manuscrit un texte. Par apposition d'un feuillet et brossage d'un ou de plusieurs blocs de bois pouvaient être constituées des affiches, ou des documents à publier à large échelle dans l'empire.

La diffusion de la connaissance participe du partage de la perception chinoise du monde, de la culture chinoise. Bien antérieure à l'imprimerie, la xylographie est apparue dès le premier siècle de notre ère et demeure associée à la diffusion des textes ou d'images saintes, qui, par leur force évocatrice, accessibles à tous, participa de la diffusion du bouddhisme en Chine.

L'utilisation du papier, dès son utilisation généralisée par CaiLun, eunuque de l'Empereur Han Hedi en 105 de notre ère, en remplacement des lattes de bambous liées entre elles, ou de soie, a permis la démultiplication des foyers de connaissances. Des fragments retrouvés dans un fort chinois du III ème siècle de notre ère dans le désert de Taklamakan, attestent de cette production en masse et son emploi jusque dans les contrées situées aux confins de l'Empire.

Les lois, les décrets, mais aussi les œuvres antérieures seront diffusées et apprises dans toutes les provinces et contribueront à la mixité des origines des fonctionnaires de l'administration et du pouvoir au service d'une culture commune. De la connaissance juste du monde, et de la culture construite génération après génération, dépend le gouvernement des hommes et son existence en harmonie avec le monde, et dans ce jeu de miroirs entre le monde et les hommes, les lettres et les arts tiennent un rôle primordial.

# 月下獨酌

李白

花間一壺酒　獨酌無相親
舉杯邀明月　對影成三人
月既不解飲　影徒隨我身
暫伴月將影　行樂須及春
我歌月徘徊　我舞影零亂
醒時同交歡　醉後各分散
永結無情遊　相期邈雲漢

Poème de Li Bai « Toast solitaire à la lune »




Peinture de style *Shan shui*, « eaux et montagnes »

## XXI Poésie et Littérature – Arts

La légende nous apprend que Fuxi lut dans les empreintes des oiseaux et des animaux des signes[37] qui furent à l'origine des idéogrammes chinois. L'archéologie nous permet de constater que de carapaces de tortues ou d'os passés au feu, les Chinois déduisirent des oracles, lurent des images du monde à venir, qu'il interprétèrent, avant de les conserver pour de futures analyses ou oracles.

L'écriture apparaît donc comme le report, la compilation de ces signes, environ 2500 recensés, dont la moitié nous demeure encore illisible ou ne peut être rattachée à des caractères postérieurs. Les premiers textes ou recueils de signes sont donc des sommes de caractères à vocation oraculaire.

Entre le XI ème et le VIII ème siècle avant J.-C., les inscriptions sur bronze ou sur des vases rituels associent l'écriture aux commémorations ou cérémonies cultuelles, dans une calligraphie analogue et conserve leur caractère « magique » ou « sacré ».

Dans ces conditions émerge la langue classique des lettrés, langue synthétique, brève et ouverte à l'interprétation comme à l'évocation qui trouve son plein essor dans la poésie.

La langue classique, différente de la langue du quotidien, inscrit, reporte, devient le vecteur de l'identité chinoise et c'est à l'aune de sa connaissance que sont sélectionnés les fonctionnaires lors du concours impérial.

Qinshihuang, le premier empereur, dans son dessein d'uniformisation du pays et de centralisation du pouvoir comprendra l'enjeu de cette influence des lettrés et sera à l'origine d'auto-dafés à travers tout le pays.

Les « Quatre Livres » et « Cinq Classiques »[38], annales historiques, légendes, et textes édifiants imprégnés d'une dimension mettant en liaison le monde céleste et celui des hommes, sont les fondements de la pensée chinoise。

Entre 618 et 907 de notre ère, la poésie classique sous la dynastie des Tang connaît son apogée, avec plus de 50000 poèmes pour 2200 auteurs répertoriés.

Les poêmes sont des miroirs du monde et donnent à entrevoir ou ressentir des aspects de l'univers, au-delà des apparences. De huit strophes, on les appelle des *lüshi 律诗 « vers réguliers »*, poêmes suivant des règles de prosodie très strictes, des C*i 词 ,* ou *« vers tronqués* », des *jueju 绝句* .

LiBai (701-762 ap. J.-C.) est le poète sensible à la nature, auteur de *Pensée d'une nuit paisible:*

*Devant mon lit, je vois la lumière de la lune,*
*Je me demande s'il s'agit de givre sur la terre,*
*Je lève la tête: je vois la lune,*
*Je baisse la tête: je pense à mon pays natal.*

DuFu (712-770 ap. J.-C.) se rattache au confucianisme et exprime une grande humanité, Wang Wei (701-761) est le poète de la nature empreint de bouddhisme.

Durant les siècles qui suivront, la poésie demeurera l'idéal de la littérature par sa capacité à évoquer d'autres dimensions et élever l'esprit des hommes au delà du monde matériel.

---

37 Zhouyi -Xici Niaoshou Zhi wen 鸟兽之文

38 四书五经 Si Shu Wu Jing

Le théâtre est un art populaire de tradition orale et pratiqué dans la langue de tous les jours. Il permet la diffusion des légendes et des récits mythologiques ou des grands événements historiques dans lesquels se sont illustrés de grandes figures. Pendant des siècles, le théâtre va être le creuset préalable à la rédaction de grands romans dont l'intérêt sera accru par le lien qu'ils tissent avec un héritage commun de croyances et de connaissances du monde.

Au quatorzième siècle, c'est l'apparition de romans historiques, l'*Histoire des Trois Royaumes* de Luo Guanzhong exaltant les valeurs des braves, l'amitié, la solidarité et le combat en vue de la restauration d'un ordre juste perturbé par des féodaux corrompus.

A la fin du seizième siècle, sous les Ming, Feng Menglong avec *Trois Histoires* et Wu Cheng'en avec *Le voyage vers l'Occident*, rénovent la littérature en narrant des histoires picaresques en langue vulgaire, dont le succés et la diffusion vont participer à donner à la langue vernaculaire ses lettres de noblesse. Les *Contes étranges du Pavillon des Loisirs,* de Pu Songlin[39] révèlent le monde des créatures fantastiques, des Renardes, et autres esprits, ce qui attirera à son auteur l'inimitié des lettrés. Cao Xuéqin, dans *Le rêve dans le pavillon rouge,* au début du XVIIIème siècle, explore la vie de la haute société et présente le déclin d'une grande famille, à travers les causeries et les jeux de la gente féminine et de jeunes hommes.

L'écriture chinoise est très largement connue par sa calligraphie, aux styles variés. Parler de calligraphie en Chine, c'est parler de l'expression d'un souffle qui passe à travers le bras, le poignet de son auteur, avant de se révéler sur un support. Calligraphier, c'est surtout sentir et laisser s'exprimer le souffle. La forme du trait comme la consistance, et les nuances de l'encre sont tout aussi importantes que le caractère lui-même car on y décèle un courant, une fluidité, une énergie en mouvement.

Les pinceaux et les techniques de lavis, d'encres diluées, d'aquarelles seront employés par extension dans la peinture monochrome (noire) comme polychrome. La composition des scènes, de l'espace alloué à l'œuvre de l'artiste répondent à un souci de restituer la grâce et l'émotion suscitées par la beauté naturelle du monde. L'absence de perspectives, les traits ouverts permettent de libérer l'imagination et de laisser à l'œuvre toute sa vivacité. Les traits sont *au premier coup* et il n'y a pas de possibilité pour le peintre de cumuler les couches de pigments pour masquer des erreurs. La peinture chinoise n'est pas un art de reproduction mais plus l'expression prolongée d'une réalité, un art de la transformation. Une transcription, une transmission directe plutôt qu'un reflet.

De tableaux vivants de personnages, on retrouve dans la peinture chinoise, le goût pour la représentation totale des éléments ne se masquant pas les uns et les autres et, le replacement dans un cadre plus général, une composition sur plusieurs niveaux comme dans la peinture de style *Montagnes et eaux* 山水画 *, shanshuihua* figurant des paysages de monts et fleuves ou arbres dont la force consiste dans la profondeur et les perspectives qu'elles ouvrent, par l'alternance de motifs et de vides.

La peinture chinoise ne cherche pas à retranscrire, à transposer les formes sur un support mais bien à exprimer la force, la vitalité, l'énergie invisible qui est en jeu. Le trait, la maîtrise du peintre, l'interaction des éléments et la composition juste, c'est à dire harmonieuse de l'ensemble sont les critères d'appréciation de cet art.

La sculpture, l'orfèvrerie, la céramique, le travail de la soie sont également des arts riches en images et attestent d'une maîtrise de techniques avancées comme d'un très grand soin et d'une grande précision apportés dans la réalisation de ces œuvres.

L'art en Chine est le témoignage d'une parfaite communion, d'une harmonie partagée avec le monde et les forces qui l'habitent. Un artiste de talent n'exprime pas tant sa perception, son talent

39 Pu Song Ling 1640- 1715

que le souffle, la force, la puissance des éléments en action dans l'empire du milieu, et son succès, l'engouement que ses œuvres rencontrent, est fonction de cette capacité à exprimer une émotion sensible pour tous.  Une œuvre est un ensemble vivant en soi, et doit toujours être observé et compris dans sa totalité. L'artiste chinois engendre à chacune de ses œuvres.

*Dessiner/ Dragon/ Mettre touche finale/ Oeil*[40], signifie que la dernière touche apporte la vie à une œuvre. (On retrouve, par analogie, ce geste d'ouverture des yeux et d'appel  à la vie lors de l'application de coup de pinceau rouge ou de sang sur les têtes des lions et dragons pendant de les festivités du jour de l'an)

*Tout comme dans le processus qui fait que le Ciel engendre ce que la Terre ensuite accomplit, ainsi tout est fruit d'une réception.*[41] Le monde engendre en l'artiste et, en retour,  l'artiste redonne au monde.

L'art et les inventions sont toujours le fruit d'une révélation, d'une observation de la réalité du monde à un moment précis, et le fruit de sa transformation.  La curiosité des Chinois est donc la nécessaire conséquence du besoin d'accéder aux éléments de connaissance du monde sans lesquels une décision et l'existence ne sauraient être adéquates, en harmonie avec le monde.  Plus que d'écoles, que d'un système de pensée, il convient de parler d'une philosophie de vie.

---

40 Hua Long Dian Jing 画龙点睛

41 Shitao, 石濤 peintre , moine bouddhiste, 1641-1707– *Les propos sur la peinture du moine Citrouille-amère*






Confucius





Visage de Bouddha (Qingzhou)

Laozi

## XXII Trois enseignements : Taoïsme, Confucianisme, Bouddhisme

L'archéologie atteste, dès 1500 avant notre ère, de pratiques oraculaires, réalisées par la lecture de signes révélés sur des carapaces de tortues ou des os calcinés. Avant que d'être une transcription de sons, l'écriture et la pensée chinoises sont des représentations du monde, de nature sacrée.

La pensée chinoise s'articule autour de la combinaison d'images, les idéogrammes, et par extension, l'ensemble des caractères chinois:

Le lien entre la réalité et la pensée est directe, un caractère valant pour ce qu'il représente.

Le 道 dao: chemin, voie, ou force qui régule l'univers et ses équilibres, est une notion primordiale remontant à l'antiquité. Les troubles de la société et les modifications liés aux bouleversements de l'organisation sociale et de l'ordre du monde durant la première moitié du premier millénaire avant notre ère vont aboutir à la cristallisation de deux pensées, à la constitution de deux réponses à l'analyse du monde et du dao: le Taoïsme et le Confucianisme.

Le Taoïsme, l'enseignement de la voie, propose un mode de vie en adéquation avec la conception chinoise du monde, présente dès les premiers temps: l'homme agit conformément à la nature des choses et des êtres, c'est le *wuwei*[42], le *non-interférer,* c'est à dire que l'homme agit sans porter atteinte aux forces et aux équilibres du monde.

L'autre aspect du taoïsme, c'est la relation directe de l'homme avec le monde spirituel: *tian ren he yi* 天人合一, ciel et homme dans une même unité, partageant une même essence, une même harmonie.

Laozi (-604 Luoyi - 479 Tibet) est le père historique et mythique du texte *Dao de Jing*[43] *, le Classique de la Voie et de la Vertu* . Ce texte débute par : 道可道, 非常道/;名可名非常名.[44]

*La voie qui est donnée, n'est pas la voie constante / le nom qui est donné n'est pas le nom constant.*

On distingue le grand Dao, celui de l'univers, contre rien ne peut aller, et le petit Dao, celui des êtres et de la nature. Ce qui est naturel est bon et ce vers quoi il faut tendre.

Autour du Vème siècle se condensent les textes taoïstes, recensant les théories des cinq éléments, de Ying et du Yang et préconisant une vie de non-interférence.

Le Yi-Jing, ou *Livre des transformations* remontant au premier millénaire avant notre ère, et décrivant la nature, les humains, leurs transformations et leur relations est une des sources du taoïsme.

Zhuangzi (IV ème s. Av J.-C.) se distingue de Laozi par une pensée plus singulière, centrée sur l'individu et sorti d'un contexte politique. Tous deux préconisent un retour à l'origine, où puiser sa force et sa vitalité.

*Le rêve du papillon*[45] est une des métaphores de Zhuangzi, dans laquelle le penseur rêve à un papillon qui vient se poser sur lui tandis qu'il est endormi, et trouve le sommeil à son tour. Le penseur s'éveille et il ne sait plus si il est Zhuangzi ou le papillon qui rêve à lui. Ici, c'est la question de la nature de la réalité et du lien qui unit ses composantes, qui est posée.

Le Taoïsme propose une relation directe à l'énergie du monde, une non interférence et un retour vers l'origine, en cela il se distingue du Confucianisme impliquant une action participative de la vie de tous les éléments du monde.

---

42 无为 souvent traduit *non-agir,* il convient d'envisager plutôt *non-interférer*

43 道德经 dao de jing

44 Dao ke dao, feichang dao / Ming ke ming, feichang ming

45 Zhuangzi, 内篇 Nei Pian , qi wu lun 14

Par l'attachement à l'harmonie générale et à l'ordre du monde, naît le Confucianisme, tirant son nom de son Maître Kong : Confucius (-551-479).

Par le respect du *li,* 礼 les normes rituelles et le *yi* 义 la disposition à faire du bien, les hommes ont tous l'opportunité de devenir des *Junzi* 君子 , des hommes nobles à l'opposé des *Xiaoren* 小人 les hommes égoistes.

Le *ren* 仁, l'humanisme, la bonté que tout homme doit montrer envers les autres hommes assure l'harmonie sociale.

Confucius définit également les rapports humains en cinq catégories *wulun* 五伦, selon un rapport, parents/enfant ; suzerain/vassal dans lesquels l'antériorité et la position hiérarchique engendrent la supériorité.

Cette *école des lettrés* de Maître Kong cherche à pallier au déclin et à l'usure par le temps des institutions comme des sociétés humaines dans une époque où les troubles politiques font concevoir l'âge d'or comme un passé lointain.

*Les entretiens de Confucius,* ou *Analectes,* œuvre attribuée à ses disciples, est une somme de conversations, de discussions où l'on avance par analogies. Le maître Kong n'entreprend pas d'établir un système de pensée ou un canon, mais *recherche une unité pénétrant tout*[46].

L'éducation, l'exemplarité, et la sincérité sont des moyens d'étendre l'harmonie comme l'est aussi la musique.

Le Confucianisme, avec ses élèves, Mencius et Xunzi, lie de plus fortes attaches avec la politique après une période de scepticisme, car l'Empereur, qui détient une place fondamentale entre ciel et terre, et ses fonctionnaires, qui sont les garants de l'ordre, se doivent d'être pour tous les Chinois, des modèles par leur recherche de vertu et d'exemplarité. Avec Confucius, les notions de « service», de « dévotion » et « piété filiale » acquièrent de manière définitive leurs lettres de noblesses et s'enracinent dans la culture chinoise par le corpus de textes s'y rattachant. Au VII ème siècle de notre ère et après des siècles de reconstruction de textes perdus ou détruits, les Classiques confucéens sont devenus le canon selon lequel sont sélectionnés les candidats aux concours mandarinaux.

Le lien que tissent la Chine et Confucius est tel, que sa pensée traversera les âges malgré les multiples changements de dynasties, de centres de pouvoir, d'influences d'ethnies dirigeantes, comme les Mongols ou les Mandchous, et se prolonge jusqu'à nos jours.

Une troisième pensée vient se greffer sur les deux précédentes en apportant des réponses individuelles au destin de l'homme.

Les échanges avec l'extérieur de la Chine ont contribué à l'arrivée du Bouddhisme, originaire d'Inde, par le biais de l'entrée en Chine de moines par la route de la Soie autour du premier siècle avant notre ère. La première fondation connue, en l'an 68 de notre ère, à Luoyang par l'Empereur Mongdi, est celle du Temple du Cheval Blanc[47],en hommage à un cheval blanc qui avait apporté les *soutras*, les textes sacrés, et désigné le lieu du futur édifice.

Très rapidement, le bouddhisme se lie au pouvoir et le célibat qu'il propose entre en conflit avec l'idée de génération chinoise, chère au confucianisme. Si le vocabulaire du bouddhisme emprunte au taoïsme, en retour, il l'influence aussi en donnant naissance au monachisme taoïste.

Constitué d'enseignements et de méthode, le bouddhisme en Chine s'apparente à une religion avec ses lieux de culte et ses officiants propres. C'est une nouveauté dans un pays où le culte n'a jamais été une fonction spécifique distincte de la vie sociale.

Après plusieurs siècles de prospérité, avec des monastères de plusieurs milliers de cellules et

---

46 論语 lun yu -15 衛霊公 wei ling gong 3 3: 子一以贯之 *zi yi yi guan zhi*

47 白马寺 bai ma si

des richesses croissantes, le bouddhisme subira finalement un rejet puis une persécution en 845 sous le règne de l'Empereur Wuzong qui interdira les cultes d'origine étrangère.

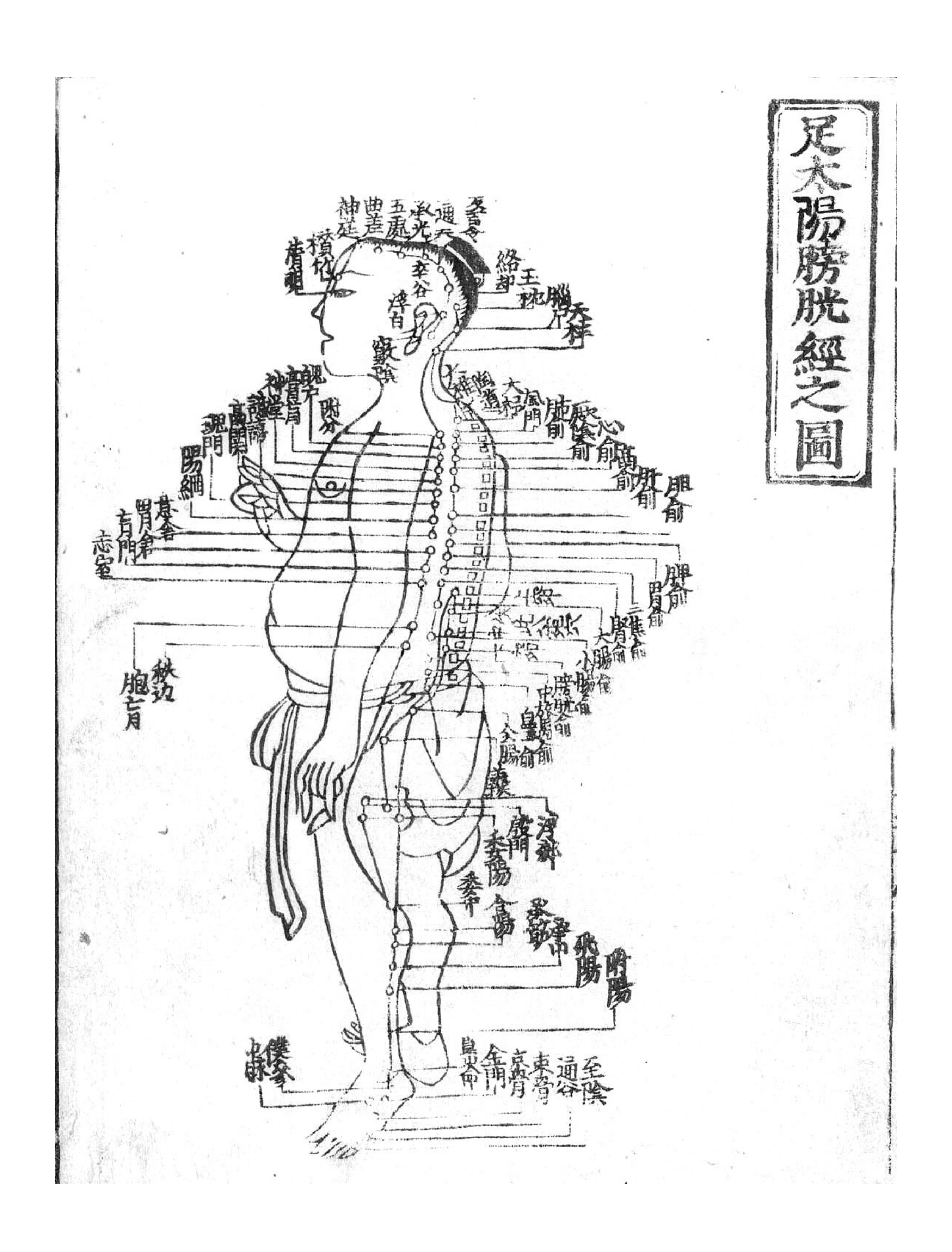
L'éveil, la méditation, l'illumination intérieure se déclinent en de multiples courants et écoles bouddhiques en Chine, mais le principal, le Mahayana, le Grand Véhicule, inspiré par le Bodhidharma venu d'Inde en Chine en 520 de notre ère, ne se conforme pas à des écrits, c'est « un enseignement différent, qui touche directement l'esprit pour révéler la véritable nature de Bouddha[48]. »

De nos jours, les trois enseignements ne peuvent être compris comme des religions ou des philosophies car durant leur développement et dans leur pratique, elle ont été associées entre elles dans le syncrétisme chinois qui accorde, par ailleurs, une place importante à une multiplicité de divinités du foyer, locales, des lieux et des moments de l'année (cycles agricoles, saisons, astres).

L'idée chinoise de totalité, d'ensemble, de dynamique et de compréhension globale est incompatible avec le choix d'une doctrine exclusive ou d'un mode de pensée qui exclurait les autres à son seul profit.

La Chine est donc le lieu, non pas d'un polythéisme, mais d'une pensée multiple s'appuyant sur autant de dimensions révélées et susceptibles d'être adoptées et observées en sorte que s'en dégagent des fruits favorables au développement et à la pérennité de l'âme chinoise. La multiplicité de visions est à la fois le résultat et le souhait de conserver une pluralité vécue en tant que richesse et source d'informations sur les mondes grands et petits qui coexistent dans l'univers qui est un tout.

48 不立文字，教外别傳，直指人心，见性成佛 bu li wen zi, jiao wai bie chuan, zhi zhi ren xin, jian xing zheng fo




Tracé d'un méridien

## XXIII Médecine Traditionnelle Chinoise et perception

PanGu, le géant à l'origine de la création du monde, lorsqu'il est mort, a donné naissance aux éléments de la terre entre ciel et terre. Les êtres humains, femmes et hommes sont nés de la terre mêlée à de l'eau, séchée au soleil. L'humain est constitué des cinq éléments de la création agencés sous formes d'os, d'organes, de peau, dans un ensemble dynamique vivant. L'homme est à l'image du géant PanGu dont les veines et les artères sont les fleuves de terres arables que sont les muscles.

Les êtres vivants sont à l'image de l'univers et les maladies, les troubles, les carences, les agitations auxquels ils peuvent être sensibles, sont perçus comme des dérèglements, des perturbations des cycles et des échanges nécessaires à l'activité corporelle.

La médecine traditionnelle chinoise dans le diagnostic comme dans le traitement des maux, est une médecine de régulation, de rétablissement des flux entre les membres et les constituants du corps humain. Par opposition, à la médecine occidentale focalisant ses analyses et remèdes aux zones du corps touchées par un mal, la médecine traditionnelle chinoise pose en postulat de base qu'il y a un dérèglement de la mécanique interne de l'organisme et cherche à soigner l'ensemble du corps plutôt qu'une partie exclusive.

Outre le corps visible, tel que nous le montre l'anatomie, la médecine traditionnelle chinoise envisage des canaux, des méridiens au long desquels circule de l'énergie, un souffle, le *qi.* En l'imaginant à la manière de canaux où s'écoule un liquide, on peut comprendre ce que signifie un bouchon, un assèchement, un excès pour les tissus ou les organes adjacents.

Dans la médecine traditionnelle chinoise, par exemple, le mal de dent peut être circonscrit par acupressure ou acupuncture sur l'espace compris entre deux phalanges de l'auriculaire. De la même façon, les points où l'acupuncteur placera ses aiguilles permettront de faire sortir, ou de compenser des dérèglements énergétiques nuisant à des processus dans le corps humain. Les pieds ou les oreilles sont également des zones sensibles recelant de multiples points susceptibles d'être traités en vue de soins au reste du corps.

La pharmacopée chinoise décrit les plantes, les minéraux, les champignons en termes d'action sur les cinq éléments constitutifs de l'univers et du corps. La préparation de remèdes sera fonction des carences ou excès à pondérer. Et des symptômes apparemment analogues ne donneront pas lieu au même traitement selon les personnes auxquelles ils seront appliqués après examen par un médecin traditionnel.

La pratique de la médecine traditionnelle chinoise tend à démontrer qu'elle est une médecine plus lente dans sa mise en action mais également plus durable par sa remise en ordre du fonctionnement biologique personnel d'un individu. L'ablation, la destruction, ou l'action pointée sur un mal ne sont envisagées que par des processus naturels de l'organisme, que l'on vise à renforcer ou à rétablir. Le remède ne doit jamais que suppléer et aider l'organisme dans sa défense et sa reconstitution. L'introduction d'éléments extérieurs visant à éradiquer un mal, sans connaissance de leur interaction future avec l'ensemble de l'organisme est contraire au principe de précaution inhérent à la médecine traditionnelle chinoise.

En médecine traditionnelle chinoise, la recherche de l'harmonie et du juste milieu président au diagnostic comme au traitement. Le symptôme est le signe d'une rupture, d'un dysfonctionnement dans une relation interne à l'organisme, ou dans une relation de l'organisme avec son environnement. Soigner, c'est envisager le corps et l'être comme un tout, un ensemble d'énergies en mouvement, sous l'angle de la régulation et de la stabilisation afin de rétablir son harmonie interne et par conséquent, ramener l'harmonie dans l'univers externe au corps.

## XXIV Macrocosme et microcosme, les dimensions multiples

La recherche de l'harmonie et le respect des équilibres fondent la pensée et la conception du monde chinois, et soigner un homme c'est toujours l'observer sous l'angle de sa relation au monde ainsi que de la relation aux différentes dynamies de son corps. PanGu a donné naissance au monde, et par conséquent toute vie puise sa source en lui et partage une essence commune avec le reste du monde.

La démarche de la pensée chinoise consiste à déceler les forces en jeu, à comprendre la mécanique des forces dynamiques qui s'exercent, et dont les événements que nous constatons sont des manifestions visibles, quand bien même, ces dynamiques ne nous sont pas visibles. *Non-interférer*, c'est garantir une non-démultiplication des problématiques, c'est pourquoi l'action prompte se doit d'être appropriée. Ce qui est visible, les perspectives, les échelles, les mesures ne révèlent qu'un unique aspect de la vie de l'ensemble auquel toute vie appartient.

L'Empire du Milieu pose sur le monde un regard pluriel mais cependant un regard total. Aucun domaine ne sait être conçu dans sa singularité car tous les êtres, leurs familles, sont liés par la vie et la génération. Le syncrétisme chinois est cet art d'ajouter et de combiner sur différents plans des concepts qui peuvent paraître contradictoires.

Le roman *Au bord de l'eau* met en scène la révolte d'hommes contre les injustices du pouvoir, et dans le même temps recherchent à retrouver les grâces de ce pouvoir et de l'éclairer plutôt que de s'y substituer. Les brigands sont les héros et l'insurrection est mise au service de l'ordre et de la quête de la justice. Le trouble et l'iniquité qui règnent dans la société sont perçus comme le fait d'un dysfonctionnement.

L'une des stratégies mise en oeuvre dans l'antiquité et rapportée dans la chronique des Trois Royaumes, *Assiéger Wei pour secourir Zhao*[49]*,* consiste à déplacer un conflit sur un autre foyer afin de faire lâcher prise sur un point sensible.

Dans un espace continental, les communications sont vitales et le contrôle de lignes sur lesquelles elles s'effectuent constitue l'enjeu majeur. Regarder, observer le monde, c'est toujours percevoir les forces, les éléments à l'oeuvre et penser le moyen de mettre en mouvement, de favoriser ou de réorienter des flux.

La pensée chinoise est une pensée du mouvement, des osmoses, des translations, des relations, des passages. L'affrontement frontal, linéaire, binaire dans lequel sont alignés des masses pourrait amener des déséquilibres et n'est donc pas entrepris.

L'un des concepts majeurs de la pensée chinoise est la notion de *tong* 通, pénétrer, connaître, communiquer, être en liaison directe, en symbiose, en communion. Chacune des dimensions, chacune des visions du monde chinois est liée aux autres et elles s'interpénètrent à la manière du Yin et du Yang se contenant en germe l'un et l'autre, l'un croissant tandis que l'autre décroit.

En Chine, tout est lié, tout s'interpénètre, et l'ensemble partage une même énergie et une même dynamique porteuse de vie, de génération contre laquelle s'élever constitue un manquement, une rébellion contre l'ensemble du monde.

Etre un homme, c'est être une part du monde et s'efforcer de le conserver dans une harmonie propice au développement dans un cadre paisible qui assure la pérennité. Cela passe par la connaissance, la langue et la culture chinoises qui sont cet ensemble d'informations acquises sur le monde à travers les siècles et permettent de mieux s'y intégrer sans porter atteinte aux forces de l'univers, ni aux forces qui nous animent.

Aujourd'hui être un homme Chinois, c'est aussi comprendre le monde extérieur, ses langues, ses cultures et les acquérir comme siennes, les ajouter à son héritage afin de se créer une place plus intime dans un monde plus vaste.

49 围魏救赵 Wei wei jiu zhao

Comprendre la Chine, c'est d'abord accepter de regarder autrement, accepter d'envisager le monde à travers d'autres yeux, d'autres sens afin de sentir plus largement, d'éprouver plus globalement les faits et réalités les plus ordinaires comme les plus spectaculaires.

En découvrant des notions phares de la civilisation chinoise, nous avons fait nos premiers pas et ouvert nos sens à de nouvelles perceptions. Ces premiers pas posent les jalons qui nous permettront d'avancer et de suivre nos interlocuteurs du monde chinois, tout en nous donnant la capacité d'interroger et de d'analyser des réalités par-delà nos impressions romantiques héritées.

Ce que la Chine offre au monde aujourd'hui, par-delà son identité propre, c'est une perception, une compréhension et une sensibilité au monde qui nous est nouvelle dans ses approches et dans les réponses qu'elle apporte aux problématiques du monde moderne.

Dans le contexte de dialogue et d'échange des cultures qui s'accélère, il importe plus que jamais d'aller à la rencontre de l'autre, des femmes et des hommes du monde pour mieux comprendre d'où nous venons et où nous allons, il importe de croiser nos expériences et nos histoires afin de tisser la trame d'un futur commun à l'humanité tout entière.

Le voyage continue...